CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
75e ET 80e LIVRAISONS.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS,
RUE VIVIENNE, 2 BIS.



MARIANNE

DRAME EN SEPT ACTES, DONT UN PROLOGUE EN DEUX PARTIES

PAR

MM. ANICET-BOURGEOIS ET MICHEL MASSON



REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 28 SEPTEMBRE 1850.



DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

Prologue.

BERNARD, sergent.	MM.	SAINT-ERNEST.	FRITZ, messager.	M.	BOUSQUET.
MARTIAL, tambour-maître.		VERNER.			
BELAVOINE, caporal.		STAINVILLE.	MARIANNE.	Mmes	GUYON.
UN VOYAGEUR.		BARD.	Mme MULLER, aubergiste.		LEMAIRE.

Drame.

LE GÉNÉRAL BERNARD.	MM.	SAINT-ERNEST.	LE BARON DE TOURVILLE.	MM.	BARD.
VICTOR, son fils.		GASTON.	BELAVOINE, sergent invalide.		STAINVILLE
EDGAR DE BUSSIÈRES, médecin.		LÉON M.	UN CHASSEUR.		LEPAFSIE.
GASTON DE MONCLAR.		DUBREUIL.	HÉLÈNE DE BEAUFERRAND, femme de Bernard.	Mmes	MESANGE.
MARTIAL, ex-tambour de la Garde Impériale.		VERNER.	MARIANNE.		GUYON.

PROLOGUE.

PREMIER TABLEAU.

Dans un bouquet de bois, près du village de Wimpfenn. Aspect d'un campement improvisé pendant une halte militaire. Feu de bivouac, armes en faisceaux.

SCÈNE I.

MARTIAL, BELAVOINE, SOLDATS, *puis* BERNARD.

Martial et Belavoine se disputent. Les soldats sont groupés autour d'eux.)

BELAVOINE.

C'est-à-dire, superbe Martial, qu'il te faudrait aussi cette beauté-là...

MARTIAL.

Positivement, je me l'adjuge...

BELAVOINE.

Apprends que les accapareurs sont prohibés dans l'armée de Sambre-et-Meuse...

MARTIAL.

Possible, mais les conquérants y sont vus d'un bon œil...

BELAVOINE.

Au fait, c'est une difficulté qu'on peut trancher à coups de sabre...

MARTIAL.

Ah! sapristi! ça me va, caporal, j'allais te le proposer.

BELAVOINE, *dégaînant.*

Tambour-maître, je plains ton majestueux physique...

MARTIAL, *de même, faisant ranger les soldats.*

Place, camarades, préparez-vous à porter à l'ambulance le joli caporal Belavoine... (*Martial et Belavoine se mettent en garde, Bernard paraît ; il a le sac au dos et le fusil sur le bras.)*

BERNARD, *entre les combattants, posant son fusil à terre.*

Eh bien! voilà ce qui se joue ici? sur la rive allemande du Rhin?... On travaille pour l'empereur d'Autriche... on confectionne des invalides...

MARTIAL.

Range-toi, la galerie n'a pas la parole!

BERNARD.

La galerie, bon... mais je n'en suis pas... J'arrive... j'ai besoin de m'asseoir... après une étape de ce calibre-là... (*Il s'assied et s'essuie le front.*) On voit bien que le combustible ne coûte rien au bon Dieu, il chauffe crânement les routes...

MARTIAL, *qui l'a envisagé.*

Ah ça, mais tu n'es pas de chez nous... je ne te connais pas...

BERNARD.

J'ai l'honneur de vous présenter le sergent Antoine Bernard, vous n'en avez jamais entendu parler, c'est possible... mais je crois qu'on en parlera...

MARTIAL.

Et d'où sors-tu?

BERNARD.

Je viens de prendre Zurich... avec des camarades... en passant... et pour nous reposer, on nous envoie ici à l'effet de vous aider à cueillir encore quelques drapeaux pour orner le cabinet de toilette de la République...

BELAVOINE.

En effet, le général attendait du renfort.

BERNARD.

Et on lui adresse la trente-deuxième demi brigade... en voilà un échantillon... (*Mouvement de surprise.*) J'ai quitté ma compagnie un moment pour affaire de famille... Mais vous alliez causer... que je ne vous dérange pas... (*Il va s'asseoir sur un banc.*)

MARTIAL, *provoquant Belavoine.*

Allons! allons!

BERNARD.

De quoi s'agit-il?

MARTIAL.

Sergent, il s'agit d'une femme...

BERNARD.

Que vous aimez tous les deux?

MARTIAL.

Pas encore absolument, vu que nous ne la connaissons ni l'un, ni l'autre...

BERNARD.

Alors, vous vous êtes passionnés de confiance...

BELAVOINE.

D'abord, sergent, il faut te dire qu'en arrivant dans la compagnie, le beau Martial, ici présent, m'a soufflé notre ancienne cantinière...

MARTIAL.

Ça rentrait dans mes prérogatives de tambour-maître... D'ailleurs celle-là est hors de concours... elle a passé dans le train... Que l'artillerie lui soit légère!

BELAVOINE.

Oui, mais nous en attendons une autre...

MARTIAL.

Et naturellement ma flamme amoureuse se transporte sur la nouvelle... c'est encore dans mon droit... Et comme la renommée nous a fait à savoir que la vivandière de la trente-deuxième était une Vénus pour la beauté, je me proclame son dieu Mars... Comprends-tu l'allégorie, sergent?

BERNARD.

Parfaitement... Ah! c'est pour Marianne que voulez vous battre?...

BELAVOINE.

Oui, à qui l'aura.

MARTIAL, *à Bernard.*

Vainqueur de Zurich, tu vas juger les coups...

BERNARD.

Un moment... j'ai un conseil à vous donner

BELAVOINE.

Et lequel?

BERNARD.

C'est de rengaîner...

MARTIAL.

Par exemple!

BERNARD.

Je peux vous mettre d'accord...

BELAVOINE.

Comment ça?

BERNARD.

En deux mots, celle que vous vous disputez ne sera ni à l'un, ni à l'autre...

MARTIAL.

Et pourquoi ça?

BERNARD.

Parce qu'elle est à moi... et que je la garde.

BELAVOINE.

Bah! c'est ta maîtresse?

BERNARD.

Mieux que ça.

MARTIAL.

Ta femme?

BERNARD.

C'est... c'est la mère de mon enfant.

MARTIAL.

Compris... une conquête du régiment.

BERNARD.

Marianne est une payse... orpheline, elle a été recueillie toute petite par son oncle le curé de chez nous, dont j'étais l'enfant de chœur.

MARTIAL, *riant.*

Toi, sergent?... (*Tous les soldats rient.*)

BERNARD.

Eh bien! oui, moi, camarades. J'ai commencé par servir le bon Dieu... ça n'empêche pas de servir son pays plus tard... au contraire: ça apprend... j'avais vu grandir Marianne, nous nous aimions, j'allais l'épouser quand le tremblement général est arrivé... le bonhomme de curé qui avait vieilli dans d'autres idées, ne pouvait pas s'entendre avec le nouveau système.

MARTIAL, *gaiement.*

Il y perdait son latin.

BERNARD.

Il y perdit la vie!... un jour on vint l'arrêter. Marianne tenait embrassé le vieillard dont on allait la séparer pour toujours... « Bernard, me dit le condamné en me montrant sa nièce éplo» rée, elle n'a plus que toi au monde, console-la, protége-la, » veille sans cesse sur elle; mais songes-y bien, pas de mariage » entre vous tant que durera la persécution qui pèse sur l'é» glise... Je mourrai consolé si tu me promets de ne faire bénir » votre union que lorsque le repentir des hommes aura relevé » les saints autels... » Je promis tout ce qu'il voulut. Quelques jours après, la réquisition m'appelait sous les drapeaux... Impossible de veiller sur Marianne en faisant face à l'ennemi... Je sentais bien qu'il fallait partir et je ne pouvais me résoudre à la quitter... ce fut elle qui me rendit le courage en me disant: « Partons ensemble; je me sens assez de force pour te suivre, » assez de cœur pour mourir avec toi... » et depuis, fatigues, privations, périls, elle a tout subi, tout partagé sans hésiter un instant, sans se plaindre jamais.

MARTIAL.

Brave jeune fille!

BERNARD.

Au départ elle m'appelait son frère... mais plus tard... Enfin les églises sont encore fermées, et voilà notre petit Victor qui, va sur ses trois ans... ce n'est peut-être pas tout à fait comme ça que le vieux curé entendait la défense du mariage... N'importe, vous savez, camarades, pourquoi Marianne, qui n'est plus du tout ma sœur, n'est pas encore tout à fait ma femme... et maintenant, je vous demande pour elle ce qu'elle a le droit d'attendre de vous tous; c'est-à-dire respect, bonne amitié et protection.

BELAVOINE.

C'est convenu, on la protégera.

MARTIAL.

On la respectera.

BERNARD.

J'y compte... Vous verrez qu'elle mérite votre estime, votre affection.

MARTIAL.

Je les lui concède à perpétuité pourvu qu'on puisse se rafraîchir chez elle de confiance... et à crédit dans l'occasion.

BERNARD.

Marianne est la providence du soldat, mes amis... En route il

y a toujours une place dans sa carriole pour le fantassin accablé de lassitude... et un verre d'eau-de-vie dans son bidon pour le camarade dont la bourse est à sec comme le gosier... et, pendant le combat, quand il faut, sous la grêle des balles, aller ramasser nos malheureux blessés, celle qui montre le chemin aux autres, celle qui arrive la première, c'est encore Marianne c'est toujours elle !

BELAVOINE.

Morbleu ! je brûle de la voir.

MARTIAL.

Nous brûlons tous ;... c'est un incendie général !

BERNARD, *écoutant.*

Tenez... je crois entendre rouler sa petite carriole... et oui, oui, la voilà...

MARTIAL.

Camarades, je propose de lui faire une réception militaire..

BELAVOINE.

Adopté !

MARTIAL.

A vos caisses, tambours.

BELAVOINE.

Peloton, garde à vous... portez armes! (*Martial a pris sa canne et donne le signal aux tambours, qui battent aux champs, les soldats portent les armes. Marianne paraît conduisant sa carriole.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIANNE.

TOUS, *excepté Bernard.*

Vive la Vivandière de la 32e !

MARIANNE, *faisant le salut militaire.*

Salut aux braves de Sambre-et-Meuse !

BELAVOINE, *à Martial.*

Bigre! elle est soignée, la vivandière !...

MARTIAL.

Ne m'en parle pas... j'en ai un feu d'artifice dans les yeux.

MARIANNE.

C'est bien galant à vous de me recevoir ainsi... mais ça n'est pas tout à fait d'ordonnance.

MARTIAL, *s'avançant.*

Strictement, non !... mais à l'égard du sexe il n'y a pas de règlement. (*A part.*) Cristi !... la belle femme !...

BERNARD.

Dis donc, Marianne... une politesse demande la réciproque... j'ai obtenu de mon lieutenant de venir aider à ton installation... Ah çà, tu vas payer ta bienvenue.

MARIANNE.

Ça va sans dire... (*Tirant des petits gobelets de sa poche.*) Allons, camarades, la main est prête à verser et c'est le cœur qui donne. (*Elle verse à boire successivement à chacun des soldats.*)

MARTIAL, *à part après avoir reçu le gobelet des mains de Marianne.*

Cette femme-là est trop aimable... elle sera cause de quelque malheur.

BERNARD, *qui s'est avancé le dernier.*

Eh bien ! et à moi... On ne me donnera donc rien?

MARIANNE.

Attends! je vas te chercher ta part.. tu sais bien que c'est la meilleure (*Elle remonte vers la carriole, y prend un jeune enfant de trois ans qu'elle met dans les bras de Bernard*) Tiens, la voilà.

BERNARD.

Mon petit Victor ! (*Il l'embrasse.*) Mes amis, je vous présente un futur grenadier.

MARTIAL.

Il est charmant le petit... encore une tournée à sa santé.

MARIANNE.

Volontiers...

MARTIAL, *à part.*

Décidément elle me subjugue... il y aura des massacres !

BERNARD, *qui s'est assis, a pris l'enfant sur ses genoux.*

Dire que c'est à moi ce trésor-là... et que ça portera un jour l'uniforme... et que ça aura de jolies petites moustaches... et dans ces charmants yeux-là, un regard vainqueur qui transpercera le cœur des femmes... sera-t-il adoré !... on me le mangera de caresses... oh ! mais les autres n'auront pas tout... je prends un bon à compte (*Il l'embrasse avec effusion*)

MARIANNE, *revenant près de Bernard.*

Prends donc garde ! tu vas l'étouffer.

BERNARD, *changeant de ton.*

Non, cet enfant-là ne peut pas être le fils d'un simple sergent.

MARIANNE.

Qu'est-ce que tu dis donc?

BERNARD, *résolûment.*

Il faut que son père soit général... et il le sera... pour toi... pour lui... Je vous aime tant tous les deux... (*Il a passé son bras autour du cou de Marianne, et, rapprochant la mère et l'enfant, il les embrasse tour à tour.*)

MARTIAL, *qui a paru réfléchir, allant à Bernard.*

Pardon, si je vous dérange.

MARIANNE.

Oh ! il n'y a pas de mal... vous avez besoin de quelque chose?

MARTIAL.

J'ai besoin de vous prévenir du danger qui nous menace tous.

MARIANNE.

Un danger ?

MARTIAL.

Voyez-vous, Marianne... vous avez des yeux... une taille... des manières... une eau-de-vie... bref, je me résume en quatre mots... il faut vous marier.

MARIANNE.

Nous marier !...

BERNARD.

Mais, camarade, tu sais bien...

MARTIAL.

Je sais que dans l'armée de Sambre-et-Meuse on respecte religieusement le matrimonion... Plutôt que de manquer à la légitime d'un ami on se hacherait soi-même en petits morceaux.... mais je sais aussi que tant que le conjongo n'est pas authentique et reconnu il n'y a de sûreté pour personne vu que tout le monde a de l'espoir... ainsi, suivez mon conseil, appelez-vous Mme Bernard plutôt tout à l'heure que demain... plutôt tout de suite que tout à l'heure... Voilà !

BERNARD.

Pardieu..... si c'était possible, vous seriez tous de noce aujourd'hui même.

MARTIAL.

Nous en serons.

MARIANNE, *à Bernard.*

Mais la promesse faite à mon oncle.

MARTIAL.

Vous n'y manquerez pas.

BERNARD.

Tu peux nous fournir un curé qui n'ait pas renié ses premiers engagements?

MARTIAL.

Oui, et celui-là n'est pas assermenté, je vous le garantis.

BERNARD.

Et où est-il ?

MARTIAL.

Devant vous... C'est moi.

BERNARD.

Toi !...

MARTIAL, *montrant un petit tambour.*

Et voilà mon bedeau.

MARIANNE.

C'est une plaisanterie.

MATIAL.

Rien de plus sérieux... il n'est pas que vous n'ayez entendu parler des mariages au tambour qui se pratiquent chez nous, dans l'intérêt des bonnes mœurs et de la légitimité des épouses... Vous voyez celui qui les confectionne.... l'état civil a peut-être quelque chose à y ajouter..... mais pour l'état militaire c'est complet, c'est correct... c'est sacré... quand le roulement a eu lieu c'est comme si le Pape lui-même y avait passé.

BERNARD.

Et si je te prie de prononcer mon mariage, Marianne, à vos yeux sera de droit ma femme?...

MARTIAL.

Le registre de la compagnie en fera foi... Mais procédons dans

les formes... Fais ta demande.

BERNARD.

Je le veux bien. (*S'avançant et gaiement, à Marianne.*) Marianne Duval, j'ai l'honneur de vous demander votre main pour le sergent Antoine Bernard... Je vous promets qu'il sera un bon mari... aussi vrai que vous êtes une honnête femme.

MARIANNE, *lui tendant la main.*

Moi, je n'ai plus rien à te promettre, Bernard.

MARTIAL.

Est-ce accepté?

BERNARD.

Complétement.

MARTIAL.

Alors... (*Il monte sur un banc de gazon. Aux tambours*) Attention au commandement... Approchez, beaux fiancés.

BERNARD, *à Marianne*

Ah çà, et ton bouquet?

MARIANNE, *prenant Victor dans ses bras.*

Mon bouquet, le voici. (*Marianne et Bernard se sont avancés vers Martial.*)

MARTIAL.

Vous y êtes?

(*On entend gronder le canon.*)

MARIANNE.

Entends-tu?... c'est le canon.

MARTIAL.

Ne faites pas attention..., c'est le bourdon de ma paroisse... Tendres époux... vous vous jurez fidélité, constance...

BERNARD.

Pour toujours.

MARIANNE.

Pour toujours. (*Martial donne le signal, les tambours font un roulement.*)

MARTIAL.

C'est bien vu?... bien entendu? bien convenu?... (*Nouveau signe, nouveau roulement.*) Suffit!... Au nom de la république et de par le réglement, moi, Népomucène-Christophe Martial, je vous proclame mari et femme légitimement unis à perpétuité sur terre et sur mer... Allez le roulement solennel...(*Roulement plus prolongé*) c'est fait mes enfants... la chose est solidement nouée... (*Il descend de son banc.*) (*Pendant ce qui précède le bruit du canon a continué; à la fin on entend la fusillade.*)

BERNARD.

Diable! il paraît que ça chauffe!.. (*On entend battre la charge.*)

MARTIAL.

Ta noce sera complète, sergent; voilà le bal qui commence.

BERNARD, *aux soldats.*

Au quartier, camarades... Marianne, l'ennemi s'est glissé dans le bois et surprend les cantonnements, car la fusillade est près de nous... gagne au plus tôt le village qu'on aperçoit d'ici.

MARIANNE.

Bernard... mon ami!

BERNARD.

Songe à l'enfant d'abord. Au pas de course! (*Ils sortent tous en courant.*

SCÈNE III.

MARIANNE, *seule.*

Bernard a raison, on entend siffler les balles dans ces arbres... Courons mettre notre petit Victor en sûreté. (*Elle le place dans la carriole.*) Voyons si la route est encore libre. (*Elle remonte; à ce moment un coup de canon plus rapproché se fait entendre, et comme si un boulet avait atteint la carriole, toute la partie supérieure est emportée. Marianne jette un cri d'épouvante.*) Ah! mon enfant!... (*Elle court à la carriole et en retire l'enfant sain et sauf.*) Merci!... merci, mon Dieu! le boulet ne l'a point touché!... impossible à présent de gagner le village... l'ennemi est là... que faire?... Oh! dans ce bois; oui, mon Victor y sera peut-être à l'abri. (*Au moment où Marianne emportant son enfant va entrer dans le bois; un coup de feu retentit plus rapproché encore, et Marianne atteinte, tombe sur le sol.*)

MARIANNE.

Ah!... blessée... je suis blessée!... Mon pauvre enfant! qui sauvera mon enfant? (*Elle l'entoure de ses bras et semble le couvrir de son corps. — Le théâtre change.*)

DEUXIÈME TABLEAU.

Une chambre d'auberge. Au fond une alcôve fermée par des rideaux. Dans l'alcôve, un lit. Au pied du lit, à droite, une porte conduisant au dehors. Au deuxième plan à droite, une fenêtre praticable. Au deuxième plan, à gauche, une porte. Au premier plan, à gauche, une cheminée. Près du lit, une petite table avec une lampe.

SCÈNE I.

MADAME MULLER, *puis* LE VOYAGEUR.

(*Elle entre par la droite, apporte un bol qu'elle pose sur une table près de l'alcôve. Elle entrouvre les rideaux de l'alcôve et semble, à la lueur de la lampe, observer une personne endormie. Un moment après le Voyageur paraît sur le seuil de la porte d'entrée.*)

LE VOYAGEUR, *à demi-voix.*

Madame Muller... êtes vous seule?

MADAME MULLER.

Oui.

LE VOYAGEUR.

Votre malade?...

MADAME MULLER.

Elle dort. Vous pouvez entrer.

LE VOYAGEUR.

Ma bonne dame Muller je viens vous remercier de l'hospitalité que vous m'avez donnée. Je ne veux pas plus longtemps mettre votre dévouement à l'épreuve...les routes sont à peu près libres, je suis décidé à partir cette nuit... mais j'ai besoin du sauf-conduit que vous m'avez promis, il me le faudrait, ce soir même.

MADAME MULLER.

Le bourgmestre loge à deux pas. . je vais courir chez lui... Pendant mon absence, oserai-je vous prier de me remplacer ici?

LE VOYAGEUR.

De grand cœur.

MADAME MULLER.

Je ne perdrai pas une minute. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

MARIANNE, *endormie*, LE VOYAGEUR.

LE VOYAGEUR, *s'asseyant.*

La digne femme mettrait moins d'empressement à me servir si elle connaissait mieux son hôte... Elle croit se dévouer au salut de quelque illustre émigré... et je ne suis, hélas! qu'un humble fournisseur, auquel la République voulait faire rendre ses comptes... et je n'étais pas bien sûr de mes additions... j'ai, par miracle, pu gagner la frontière... Mais cette petite ville de Sielsberg est encore trop près de la France. Oh! si j'avais pu sauver ma caisse... j'aurais tenté quelque grande entreprise, soumissionné une bonne fourniture... je ne demanderais que quelques milliers de florins pour devenir millionnaire... Mais où les trouver?...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FRITZ.

FRITZ, *à la porte du fond.*

Je peux-t-y entrer?

LE VOYAGEUR.

Sans doute.. mais sans bruit.

FRITZ.

Soyez calme, Monsieur le voyageur... je vas marcher sur mes pointes et parler en dedans... Comment va la malade?...

LE VOYAGEUR, *se levant.*

Mieux, je crois.

FRITZ.

C'est qu'hier encore elle battait dru la campagne... elle ne me reconnaissait point, moi Fritz, le messager qui l'ai amenée il y a quinze jours de Wimpfem ici.

MARIANNE, *derrière les rideaux.*

Bernard!... Bernard!... sauve-nous... sauve notre enfant!

FRITZ.

La v'là éveillée...voyons un peu quelle mine elle a aujourd'hui. (*Il ouvre les rideaux; Marianne est étendue sur le lit, un manteau de femme est jeté sur elle.*)

MARIANNE, *se soulevant et regardant autour d'elle.*

Où suis-je donc ?... et qui êtes-vous ?

FRITZ.

Vous êtes à Sielsberg... et je suis Fritz le messager.

MARIANNE, *avec égarement.*

Bernard... Victor... Où sont-ils?

FRITZ, *au voyageur.*

Ah! v'là la tête qui s'en va.

LE VOYAGEUR.

Non... elle n'a plus de fièvre; mais elle est faible encore et cherche à rassembler ses souvenirs.

FRITZ.

Regardez-moi un peu... Est-ce que vous n'avez pas idée de m'avoir vu quelque part?

MARIANNE, *s'asseyant sur son lit.*

Je ne sais plus... je ne sais plus...

FRITZ.

Ne vous fatiguez pas pas à chercher comme ça... je vas vous aider. (*Au voyageur.*) Je vas lui raconter son histoire... Il y a quinze jours on s'est battu ferme à Wimpfem...

MARIANNE.

Wimpfem !...

FRITZ.

Je ne vous dirai pas comment vous aviez pu vous trouver dans la bagarre... fin finale, vous aviez reçu un coup de feu à l'épaule et on vous avait crue morte, apparemment... je passais le lendemain de la bataille sur la route de Wimpfem à Sielsberg... j'étais à moitié endormi dans ma carriole; tout à coup mon cheval s'arrête... je me croyais accroché, je regarde, et devant moi, presque aux pieds de ma bête, je vois une femme étendue; je saute à bas de ma voiture pour prendre la bride de mon cheval, ne voulant point passer sur le corps d'une chrétienne... j'entendis alors comme un gémissement... je me baissai pour m'assurer de la chose... et je sentis votre souffle sur ma figure.. Ma foi... je ne pouvais point laisser là une belle créature du bon Dieu. . je vous portai dans ma carriole... Madame Muller, l'aubergiste de l'Aigle-Noir, à qui je contai la chose en arrivant, ne voulut pas qu'on vous conduisît à l'hospice; elle vous fit mettre dans sa propre chambre et envoya chercher le médecin... Votre blessure n'était pas dangereuse et se cicatrisa vite; mais la fièvre vous avait donné un si grand délire que pendant quinze jours vous écoutiez sans entendre et vous regardiez sans voir... De votre histoire v'là tout ce que je sais et tout ce que je peux dire... Eh bien !.. la mémoire vous revient-elle, à cette heure?

MARIANNE, *se levant.*

J'ai toujours là, (*au front*) comme un nuage que je ne peux pas chasser... Je veux me souvenir et je ne peux pas..... je ne peux pas... Est-ce que je serais folle?...

FRITZ, *la conduisant au fauteuil près de la cheminée.*

Du tout... et tenez... v'là monsieur qui est un voyageur... un émigré comme on dit... et qui m'assurait que vous n'aviez plus que de la faiblesse.

LE VOYAGEUR, *qui a aidé à conduire Marianne.*

En effet... la fièvre a tout à fait disparu.

FRITZ.

Les idées vont vous revenir.

MARIANNE.

Je ne sais même plus mon nom..... Je ne retrouve dans ma mémoire troublée que l'image d'une femme... d'une femme inconnue.

FRITZ.

C'est Mme Muller... elle ne vous quittait point.

MARIANNE.

Oui... je la revois.... mais toujours à travers ce nuage..... qui ne se dissipe pas... Elle est assise au pied de mon lit.... cette femme...

FRITZ.

Elle vous veillait.

MARIANNE.

Pourquoi se lève-t-elle?..... elle s'agenouille au milieu de la chambre... ah ! oui... je la vois bien maintenant.

FRITZ.

Elle priait pour vous

MARIANNE.

Non..... elle ne prie pas.... devant elle le plancher s'entr'ouvre...

FRITZ.

Ah ! v'là que nous battons les champs.

MARIANNE.

Que cache-t-elle donc sous ce plancher ?... on dirait de l'or.

LE VOYAGEUR.

De l'or ! !

MARIANNE.

Oui, il y en a beaucoup...

FRITZ.

Madame Muller de l'or?... Allons donc ! la digne femme gagne à peine de quoi vivre elle et son monde... Vous avez eu la un cauchemar...

LE VOYAGEUR, *à part.*

Il y aurait de l'or caché ici ? (*Il regarde le plancher.*)

MARIANNE.

Oh! j'ai mal! bien mal... là... (*Elle porte la main à son épaule.*)

FRITZ.

C'est votre blessure qui vous fait souffrir.

MARIANNE.

Blessée... Oui, j'ai été blessée... d'un coup de feu, à... à Wimpfem...

FRITZ.

Ah ! v'là que ça revient..

LE VOYAGEUR, *à part et mettant le pied sur une planche.*

On a soulevé cette planche, car elle ne joint pas comme les autres..

MARIANNE.

Oui, à Wimpfem... c'est là que Bernard m'a quittée... Oh ! je me souviens... j'avais mon enfant !... je le tenais dans mes bras quand je suis tombée... (*Se levant.*) Où est-il?... (*A Fritz.*) Oh ! vous n'avez pu sauver la mère sans son enfant !...

FRITZ.

Bien sûr que, s'il avait été avec vous, il y aurait eu place pour trois dans la carriole... mais vous étiez seule, tout à fait seule.

MARIANNE.

Seule... c'est impossible... On me l'avait donc pris? on me l'avait donc tué?... Oh ! ma mémoire ! ma mémoire !... (*Se souvenant.*) Ah ! des femmes passaient, elles fuyaient épouvantées... je ne pouvais les suivre... Mais à ces femmes j'ai crié. Sauvez ! sauvez mon fils !... l'une d'elles s'est arrêtée, et de mes bras tout sanglants elle a reçu le pauvre petit qui pleurait... et fuyant avec lui... elle m'a dit son nom, celui de son village... Cette femme s'appelle... Mon Dieu ! mon Dieu !... elle s'appelle... ah ! Charlotte ! oui, c'est bien Charlotte... Oh! merci, merci, Seigneur... je ne suis pas folle... et je pourrai retrouver mon enfant !...

FRITZ.

Rien de plus facile, avec le nom du village...

MARIANNE.

Hein ! le... nom du village...

FRITZ.

Elle vous l'a dit?

MARIANNE

Oui...

FRITZ.

Vous vous en souvenez ?

MARIANNE, *retombant sur le fauteuil.*

Non... (*sanglotant*) non ! non !...

FRITZ, *avec compassion.*

Ah!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, Mme MULLER.

Mme MULLER, *allant au voyageur.*

Voilà votre sauf-conduit, monsieur.

LE VOYAGEUR.

Merci.

Mme MULLER.

Vous êtes toujours décidé à partir?

LE VOYAGEUR

Oui... (*A part.*) Mais je saurai auparavant si cette femme a rêvé ou si elle a vu.

Mme MULLER, *apercevant Marianne, que lui cachait Fritz.*

Notre malade est levée.

FRITZ.

Il y a du mieux... (*Prenant Mme Muller à part.*) Seulement elle n'a pas toute sa tête.

Mme MULLER.

Pauvre femme !...

LE VOYAGEUR, *à part.*

Comment m'assurer de...

Mme MULLER, *au Voyageur.*

J'ai demandé au bourgmestre si les routes étaient à présent sûres pour vous... Monsieur, il ne faudrait pas essayer de revenir sur vos pas... Après le combat de Wimpfen, les Français se sont emparés du village de Kerbach...

MARIANNE, *relevant soudain la tête.*

Kerbach !...

LE VOYAGEUR.

Merci de votre renseignement... Je vais faire mes préparatifs de départ... (*A part.*) Mais je ne quitterai la maison qu'après avoir soulevé cette planche. (*Il sort.*)

MARIANNE, *à Fritz.*

Kerbach !... Il y a un village de ce nom ?

FRITZ.

Oui... à douze lieues d'ici.

MARIANNE, *à elle-même, traversant le théâtre.*

Charlotte... Kerbach... C'est bien cela.

FRITZ.

Et vous dites, madame Muller, que les Français y sont ?

Mme MULLER.

Ils occupent ce qu'il en reste, car le village a été brûlé.

MARIANNE, *vivement, à Mme Muller.*

Brûlé ! dites-vous ?... brûlé ?

Mme MULLER.

Oui.

MARIANNE.

Malheureuse !... c'est là qu'était mon enfant. (*Elle retombe sur son lit.*)

Mme MULLER.

Miséricorde !..... Les renseignements du bourgmestre ne sont peut-être pas bien exacts... Dans quelques jours, demain peut-être...

MARIANNE.

Oh ! je n'attendrai pas un jour... pas une heure... j'irai...

Mme MULLER.

Où donc ?

MARIANNE.

A Kerbach !

Mme MULLER.

C'est impossible.

MARIANNE.

Impossible !... Mais je vous ai dit que c'est là qu'est mon enfant. (*A Fritz.*) Si vous avez eu pitié de la femme mourante, vous aurez pitié de la mère au désespoir... Vous me conduirez à Kerbach, n'est-ce pas ?

FRITZ.

Mais vous ne pensez donc pas que les Français y étant, je courrais grand risque de perdre mon cheval, ma carriole... Sans compter qu'ils pourraient me fusiller... Or, je ne risquerais pas tout ça pour moins de cinquante florins... et encore !.. et encore !..

MARIANNE.

Et je n'ai rien !.. rien !...

Mme MULLER.

Faible comme vous êtes... un pareil voyage vous tuerait.

FRITZ.

Madame Muller a raison... Demain nous aurons des nouvelles.

MARIANNE.

Oh ! demain !.. demain !..

FRITZ.

Aussitôt que j'en aurai, je viendrai vous les donner... Allons, calmez-vous... tout n'est pas brûlé, et le bon Dieu protége les petits enfants... A demain... à demain...

SCÈNE V.

MARIANNE, Mme MULLER.

MARIANNE.

Seigneur ! si vous m'avez rendu la raison... si vous m'avez permis de comprendre le danger de mon enfant, c'était pour que je pusse aller à lui, n'est-ce pas ?... Car vous êtes bon, Seigneur !... Madame, vous l'avez entendu... pour un peu d'or, cet homme me conduirait à Kerbach... à Kerbach, où mon enfant souffre et m'appelle peut-être... Pour l'or que cet homme demande, je donnerais tout le sang de mes veines... Vous avez voulu sauver ma vie... mais, mieux que la fièvre, l'inquiétude me tuera... Si vous voulez achever votre œuvre, si vous voulez que je vive, madame, vous me prêterez cet argent, et je vous engagerai, moi, mon honneur, celui de mon mari... Nous vendrons le peu que nous possédons, et cet argent vous sera rendu. Je vous le jure, madame... sur la mémoire de ma mère, sur l'honneur du soldat, sur la tête de mon enfant !.. (*Elle tombe à genoux.*)

Mme MULLER.

Je comprends tout ce que vous devez souffrir... Pourtant, alors même que je pourrais faire ce que vous me demandez, j'hésiterais, car dans l'état où vous êtes, vous n'arriveriez à Kerbach que mourante ou morte... mais je suis pauvre moi-même... Cet argent qu'il vous faudrait je ne puis vous le donner, je ne l'ai pas.

MARIANNE, *qui est à genoux près de la planche remarquée par le voyageur, regarde cette planche.*

Ah !

Mme MULLER.

Que regardez-vous donc ?

MARIANNE.

Vous avez de l'or, madame, beaucoup d'or

Mme MULLER.

Vous vous trompez.

MARIANNE.

J'en suis sûre (*désignant la planche*), et il est là !

Mme MULLER, *vivement.*

Taisez-vous ! taisez-vous !

MARIANNE, *se relevant.*

Ah ! c'était donc vrai !

Mme MULLER.

Dans une de vos nuits d'insomnie... vous avez surpris mon secret... mais vous le garderez, n'est-ce pas?... Il y a là, en effet, un sac d'or... je l'ai caché sous ces planches, à la nouvelle de l'approche des Français, mais je vous jure à mon tour que cet or ne m'appartient pas; c'est un dépôt qui me fut confié par un vieillard fuyant la proscription... et tout dépôt est sacré !

MARIANNE.

Plus d'espoir !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FRITZ.

FRITZ.

C'est encore moi, madame Muller... votre voyageur qui vient de partir, m'a chargé de vous prévenir que votre belle jument grise s'était blessée à l'écurie... J'y suis allé tout de suite, la pauvre bête fait peine à voir.

Mme MULLER.

Je vais avec toi, Fritz. (*Bas à Marianne.*) Vous ne parlerez à personne de ce que vous savez, n'est-ce pas?... Je reverrai le bourgmestre et je viendrai vous dire tout ce que j'aurai appris; attendez... attendez-moi. (*Elle sort avec Fritz.*)

SCÈNE VII.

MARIANNE, *seule.*

Attendre... mais c'est mourir... non... (*Elle se lève.*) Je partirai... cette nuit... à l'instant... ma route... on me l'indiquera... contre le froid... j'aurai cette mante; contre la fatigue... ce bâton... contre la faim... l'aumône... oui, oui... j'irai à Kerbach. Je suis faible, disent-ils... mais Dieu est fort !.. je suis mourante... mais je suis mère !.. Oh ! j'arriverai !.. j'arriverai !. (*Elle sort par la droite. Au même instant la porte à gauche s'ouvre, et le voyageur paraît. Il entre avec précaution.*)

SCÈNE VIII.

LE VOYAGEUR.

Seul... je suis seul... (*Il ferme la porte à gauche.*) Je saurai

s'il y a là un trésor. (*Le rideau baisse au moment où, après avoir fermé la porte à droite, le voyageur soulève la planche mobile.*)

ACTE I.

Le jardin de l'hôtel du général, rue de Courcelles. A droite du public, un bosquet sous lequel il y a un banc de gazon. A gauche, un pavillon élevé de quelques degrés et dont la porte est en regard du bosquet. Au bas de la fenêtre praticable qui fait face au public, on voit un massif d'arbustes en fleurs : il est dans un état apparent de désordre; des feuilles et des fleurs sont dispersées à terre. Au fond, un mur, de clôture; au milieu, une grille s'ouvrant sur la rue. Plus loin, le mur et les arbres du parc de Monceau.

SCÈNE I.

VICTOR, *seul; il examine les arbustes.*

Quel désordre!... Ces branches fraîchement brisées!... On croirait qu'un ouragan s'est abattu cette nuit sur ces pauvres arbustes.

SCÈNE II.

VICTOR, MARTIAL.

MARTIAL, *entrant par la droite.*

Restez là, vous autres, et attendez le signal. (*Apercevant Victor.*) Bonjour, monsieur Victor.

VICTOR, *examinant toujours.*

C'est toi, Martial!

MARTIAL.

Ah! ah! vous avez vu le dégât... que ça ne vous inquiète pas... C'est tout bonnement un pékin qui est tombé là, cette nuit, en sortant un peu trop vite par la fenêtre.

VICTOR.

Comment! par la fenêtre de ce pavillon qui communique avec l'appartement de ma belle-mère?

MARTIAL.

Juste... mais calmez-vous, la visite du particulier n'était pas pour madame la générale.

VICTOR.

Comment cet homme se trouvait-il à pareille heure dans cette partie de la maison?

MARTIAL.

Il paraît que c'est un des aides-jardiniers du parc de Mousseaux, notre voisin d'en face, qui avait des communications à faire à la grande Fanchette, la femme de chambre de madame. Comme il est occupé le jour, ce garçon, il voulait profiter de la nuit pour ses conférences... Par malheur pour lui je ne dormais pas non plus... à cause d'un projet que je ruminais pour aujourd'hui... si bien que je l'ai avisé dans l'obscurité... ça l'a effrayé, ahuri... il s'est égaré dans les corridors, et finalement, c'est en se trompant de porte qu'il est arrivé de plain-pied de cette fenêtre sur le massif... mais cela n'arrivera plus... Madame, instruite de l'algarade à son reveil, a fait venir Fanchette pour lui donner une semonce tête à tête, à huis clos... Bref, elle a mis la femme de chambre à la porte avec une somme d'argent, en la priant d'aller se faire... épouser ailleurs.

VICTOR.

Ainsi, madame la comtesse s'est décidée à se séparer de Fanchette, sa sœur de lait... une fille qui lui était toute dévouée?

MARTIAL.

Elle l'a chassée sans rémission... sur-le-champ.

VICTOR, *à part.*

Voilà une justice bien rigoureuse... bien prompte surtout.

MARTIAL.

Ecoutez donc, madame la comtesse pouvait être compromise; à preuve que dans le premier moment, cette nuit, en voyant l'individu en question, j'avais eu des idées...

VICTOR, *vivement.*

Lesquelles?

MARTIAL.

Elles n'avaient pas le sens commun. Je m'étais dit : Madame est un peu trop jeune et beaucoup trop noble, peut-être, pour un ex-sergent de la trente-deuxième, surtout en ce temps de restauration comme on l'appelle.

VICTOR, *cherchant à se persuader.*

Sans doute tes soupçons étaient absurdes... La femme de monsieur de Saint-André ne pourrait manquer à ses devoirs sans se rendre coupable de la plus lâche ingratitude... Fille du pauvre marquis de Beauferrand, elle doit tout à ce mariage: bonheur, fortune, illustration...

MARTIAL.

Je crois bien!... et sans ce maudit coup de feu qui a brûlé les yeux du général, votre belle-mère serait aujourd'hui maréchale de France! (*A part.*) Pauvre Marianne!... c'est elle qui aurait crânement porté ce titre-là... Mais depuis vingt ans personne ne sait ce qu'elle est devenue et on ne parle pas d'elle devant son fils... C'est la consigne du général .. il ne doit pas être question ici de la vivandière... ça pourrait faire rougir madame la comtesse. (*Pendant que Martial a parlé, Victor s'est de nouveau approché du massif, il a regardé attentivement dans l'intérieur du fourré dont il écarte les branches.*)

VICTOR, *à part.*

Qu'est-ce que je vois donc là?... un gant blanc... (*Il se baisse, ramasse le gant et l'examine.*) Un gant d'homme, perdu sans doute par le visiteur nocturne. Diable! il se met bien le jardinier de Fanchette! (*Depuis un moment, la persienne du pavillon qui s'était entr'ouverte se referme vivement.*) Hein?

MARTIAL, *se retournant au mouvement de Victor.*

Plaît-il?

VICTOR.

Quelqu'un écoutait! (*Haut.*) Rien!! (*A part.*) Je saurai à qui est ce gant! (*Il le serre dans sa poche et se dirige vers le fond.*)

MARTIAL.

Vous sortez?

VICTOR.

Oui... pour remplir une mission que m'a donnée le général... Il paraît qu'un registre de régiment que l'on croyait brûlé, perdu, a été retrouvé il y a quelques jours. Mon père, instruit hier au soir de cette découverte, m'a chargé d'aller au ministère consulter ce registre afin d'avoir des renseignements sur une personne qui l'intéresse... une vivandière de l'armée de Sambre-et-Meuse.

MARTIAL.

Marianne Duval!

VICTOR.

Justement... Ce bon père n'oublie aucun de ses anciens amis. Il est le protecteur, l'appui de tous ceux qu'il a connus sous les drapeaux.

MARTIAL, *avec émotion.*

Eh bien! oui, monsieur Victor, tâchez d'avoir des nouvelles de la brave vivandière de la trente-deuxième, parce que cette femme-là, vous lui devez...

VICTOR.

Quoi donc? (*On entend parler un valet dans l'intérieur du pavillon.*)

VOIX, *dans le pavillon.*

Monsieur le marquis de Beauferrand attend madame la comtesse dans son équipage.

VICTOR.

Ma belle-mère part pour les Tuileries avec son père.

MARTIAL.

Bon!... c'est le moment de ma surprise... Le général va descendre au jardin... et pourvu que nous soyons seuls... (*Voyant Edgar qui paraît au fond.*) Ah! sapristi!... une visite!

SCÈNE III.

EDGAR, VICTOR, MARTIAL.

VICTOR.

Celui-là est de la maison... Bonjour, Edgar.

EDGAR.

Ça va bien, Victor?

VICTOR.

Te voilà de bonne heure dans notre rue de Courcelles.

EDGAR.

Je devais venir te voir aujourd'hui... mais pas sitôt. J'ai été appelé comme médecin dans ce quartier... Tiens, par une de tes connaissances, ce jeune diplomate, parent de ta belle-mère, que je rencontre quelquefois ici.

VICTOR.

Gaston de Montclar. Il est malade?

EDGAR.

Oh! ce n'est rien... un accident sans importance... Ce matin, chez lui, le pied lui a glissé, et, en tombant, le maladroit s'est foulé le poignet gauche.

VICTOR.

Ah! monsieur de Montclar a fait une chute ce matin?

EDGAR.

Oui. Il a voulu m'expliquer cela, il y tenait : je n'ai pas parfaitement compris. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il est tombé de son haut sur un tapis.

MARTIAL.

Ça vaut encore mieux que de tomber d'une fenêtre, même sur des roses.

VICTOR, *réfléchissant.*

Voilà un accident!... (*Changeant de ton.*) J'irai le voir... Mais tu n'es pas venu seulement pour me conter cette nouvelle... Edgar, regarde-moi en face.

EDGAR.

Eh bien!... après?

VICTOR.

Je gage que tu as à me parler.

EDGAR.

Sorcier... Tu pourrais bien avoir deviné juste.

VICTOR.

C'est de la part de tes parents... de ta sœur peut-être... Edgar, aie pitié de moi... parle vite.

EDGAR.

Un moment. Comme tu t'es adressé à ma famille au lieu de te confier à moi, tu ne sauras rien avant que j'aie vu ton père, et seul à seul encore. Ce sera ton châtiment.

VICTOR.

Allons, je m'y soumets.

EDGAR.

Tu me retrouveras chez moi, et je te ferai part de mon entretien avec le général.

VICTOR.

C'est entendu. Je me rends au ministère, c'est à ta porte... Hâte-toi, mon ami; ne me fais pas trop languir.

EDGAR, *lui tendant la main.*

Le moins possible, monsieur mon beau-frère.

VICTOR.

Ah! maintenant, je puis attendre le reste de la confidence. (*Il sort par le fond.*)

SCENE IV.

EDGAR, MARTIAL.

MARTIAL, *à Edgar qui se dirige vers le pavillon.*

Où allez-vous donc?

EDGAR.

Trouver monsieur le comte de Saint-André.

MARTIAL.

Le général!... Ça ne se peut pas. Il va être occupé, occupé avec moi... Si ça vous est égal de revenir plus tard.

EDGAR.

C'est-à-dire que je te gêne, mon brave Martial... Au fait, depuis mon arrivée tu as un air contrarié, mystérieux.

MARTIAL.

N'y a pas de doute... On voudrait être entre soi et sans témoins afin de se rappeler à son aise ce que les autres veulent nous faire oublier.

EDGAR.

Quoi donc?

MARTIAL.

Par exemple qu'aujourd'hui, 15 août 1818, c'est encore fête pour quelqu'un...

EDGAR.

Certainement, c'est fête... D'abord c'est celle de ma mère.

MARTIAL.

Elle s'appelle Napoléon?

EDGAR.

Eh! non... mais Marie, qui a repris sa place.

MARTIAL.

Je n'entre pas dans ces arrangements-là... C'est une affaire de calendrier qui est inférieure à la garde impériale... Et comme autrefois, à pareil jour, le général aimait à se trouver au milieu de nous, j'ai recruté par ci par là des anciens de Smolensk et de Waterloo a l'effet de nous dire en catimini : Le meilleur n'y est plus... mais il y a des bons qui y sont encore...

EDGAR.

Très-bien, Martial... c'est une excellente pensée.

MARTIAL, *étonné.*

Bah! vous trouvez... Pourtant, d'après votre naissance, monsieur de Bussières, ça ne devrait pas cadrer avec vos opinions.

EDGAR.

Détrompe-toi, mon vieil ami... Si par ma famille j'appartiens à la noblesse ancienne, par l'éducation et par le cœur je suis un enfant de la France nouvelle... Je respecte tous les cultes; j'admire toutes les gloires... Tu vois bien que je puis être des vôtres.

MARTIAL.

Ah! c'est comme ça... Alors, nous pouvons partir du pied gauche... Voilà le général... (*Remontant vers la droite.*) A vos rangs, camarades; et crions tout bas.

SCÈNE V.

LES MÊMES, BERNARD, BELAVOINE *et* PLUSIEURS MILITAIRES.

(*Belavoine et les militaires, portant le costume des divers corps de l'armée impériale, viennent se ranger sur une ligne et font face au pavillon. Au moment où Bernard paraît sur le seuil, ils crient tous d'une voix étouffée.*)

TOUS.

Vive le général Bernard!

BERNARD, *s'arrêtant sur le seuil du pavillon.*

Eh bien! Qu'est-ce que j'entends-là?

MARTIAL.

Général, ce sont des amis... d'anciens braves qui n'ont pas oublié plus que vous à quel anniversaire nous sommes aujourd'hui. Ils sont venus dans l'espoir que vous voudriez bien les passer en revue, comme autrefois au Carrousel ou au Champ-de-Mars... Vous ne pouvez pas leur refuser cette petite satisfaction-là...

BERNARD.

Moi... y pensez-vous, mes amis?...

MARTIAL.

Nous y pensons et nous y tenons.

BERNARD.

Ce sera donc la revue de l'aveugle!

MARTIAL.

Oui, la revue de celui qui n'y voit pas... en souvenir de celui qui ne peut plus nous entendre.

BERNARD.

Allons, j'y consens... au fait, il me semble qu'en leur serrant la main, je les reconnaîtrai.

MARTIAL.

Attention et fixe sous les armes. (*Il fait avec la voix le simulacre de battre aux champs.*) R'lan, r'lan, r'lan, r'lan, r'lan.

BERNARD, *allant de l'un à l'autre.*

Oui... voilà Pierre, du 3e dragons... blessé à Wagram. (*A un autre.*) Simon, des chasseurs de la garde, (*Touchant la croix du soldat.*) décoré à la Moskowa... Etienne, du 7e lanciers, qui m'a prêté son manteau pour dormir sur la neige... (*A un autre, gaiement.*) Oh! toi, tu n'as pas besoin de parler pour que je te reconnaisse... Tu es André... André la tête folle... habitué de la salle de police... Je m'en souviens, c'est toi qui m'as sauvé la vie à Austerlitz... (*Lui touchant le front.*) Tiens... je sens à ton front la blessure que tu as reçue en te plaçant devant le coup qui allait me frapper... Tu vois bien, mauvais sujet, que je n'ai rien oublié... (*Les touchant tour à tour.*) Ces pauvres amis, ils ont repris leur uniforme pour moi... pour moi qui ne peut les voir... Oh! mais si, je vous vois... oui, dans ma pensée je vous vois... Ah! la lumière du cœur est encore plus sûre que celle des yeux.

BELAVOINE.

C'est-à-dire...

BERNARD, *se tournant vers lui.*

Hein? qui a parlé?

BELAVOINE.

Moi, général... pour vous démontrer que si vous voyiez clair vous pourriez vous apercevoir que la tenue n'est pas tout à fait d'ordonnance... il y manque quelque chose.

MARTIAL.

D'abord à celui-là il manque une jambe.

BERNARD.

Attends... je sais aussi qui tu es... tu servais dans l'armée de Sambre-et-Meuse... tu t'appelles Belavoine. (*Le serrant dans ses bras.*) Mon vieux camarade!.. Pardonnez-moi, mes amis, si je l'embrasse le premier; il me rappelle le jour le plus beau et le plus funeste de toute ma vie... Ce jour-là j'ai gagné l'épaulette. et j'ai perdu... Marianne.

MARTIAL, *l'interrompant.*

Eh bien! et moi...

BERNARD.

Allons, viens aussi, jaloux!... venez tous. (*Il leur tend les bras. Après le mouvement d'effusion générale.*) Ah! ça, il est bien entendu que nous ne nous séparerons pas sans que vous ayez goûté mon vin.

BELAVOINE.

Avec vous, général, nous sommes de force à boire toute la cave.

BERNARD.

Pardieu! je vous prends au mot.

EDGAR, *s'avançant vers Bernard*

Pardon, monsieur le comte...

BERNARD.

Comment!... vous étiez là, docteur, et vous ne me dites pas de vous serrer la main... Il faut me prévenir, moi... je ne vois pas tout le monde. (*A Martial*) Martial, je te nomme mon grand-maréchal du palais, remplace-moi à table... tout-à-l'heure j'irai vous retrouver... en attendant, tu boiras pour deux.

MARTIAL.

Avec dévouement... Venez, camarades... la revue a été bonne, le général est content, vous serez tous à l'ordre du jour. (*Martial et les militaires sortent par la droite.*)

SCÈNE VI.

EDGAR, BERNARD.

BERNARD, *s'asseyant sous le bosquet.*

Nous voilà seuls, docteur, je vous écoute.

EDGAR.

Avant tout, monsieur le comte, et pour ne pas l'oublier, je dois vous prévenir qu'un de mes clients désire traiter d'une affaire avec vous, il m'a chargé de vous annoncer sa visite pour aujourd'hui.

BERNARD.

Votre recommandation suffit, monsieur de Bussières, pour qu'il soit le bien accueilli chez moi.

EDGAR.

C'est un homme fort riche, occupé de dévotion et de bonnes œuvres... on le nomme le baron de Tourville.

BERNARD.

Tourville? je connais ce nom-là... un ancien munitionnaire... compromis autrefois au point d'être forcé de s'expatrier... Enfin il s'est peut-être amendé... au surplus, s'il a fait fortune, c'est à Dieu et non pas à moi qu'il en doit rendre compte... Je le recevrai, monsieur Edgar.

EDGAR.

J'arrive au point important de ma visite, il s'agit de mon ami Victor.

BERNARD.

De mon fils?

EDGAR.

Victor aime Clotilde de Bussières, ma sœur... je le savais sans qu'il m'en eût rien dit, et aujourd'hui il sollicite sa main.

BERNARD.

Sans m'avoir consulté? Et la réponse de vos parents?

EDGAR.

Est maintenant toute favorable.

BERNARD.

Maintenant?

EDGAR.

Je ne vous dissimulerai pas, général, qu'il m'a fallu batailler avec ma famille... Elle appartient à l'ancienne cour... ses préjugés de race ne lui avaient pas permis de comprendre, tout de suite ce qu'il y a d'honneur à s'allier à l'une des gloires de l'Empire.

BERNARD.

Ainsi, ils consentent...

EDGAR.

Ils acceptent pour gendre l'héritier légitime du comte de Saint-André, quelle qu'ait été d'ailleurs la condition de celle que le sergent Bernard épousa en premières noces.

BERNARD.

Ah! je l'avais prévu... il y a un obstacle à ce mariage, monsieur de Bussières, un obstacle devant lequel toutes nos espérances, tous nos efforts doivent venir se briser.

EDGAR.

Mais quel est-il donc?

BERNARD.

La naissance de Victor!

EDGAR.

Eh quoi!... sa mère...

BERNARD.

Devant Dieu sa mère était ma femme... mais la loi n'a pas légitimé notre union.

EDGAR.

Vous avez raison... voilà qui change cruellement les choses... la pensée d'introduire dans notre famille une femme peut-être indigne...

BERNARD, *se levant.*

Indigne... Oh! non pas!... Si depuis vingt ans le sort ne nous eût pas séparés, elle s'appellerait aujourd'hui la comtesse de Saint-André et ferait honneur à son nom, je vous l'atteste.

EDGAR.

Ainsi donc, elle est morte!

BERNARD.

Je l'ignore... Après bien des années d'inutiles recherches, j'ai dû supposer qu'elle avait péri... mais je n'en ai pas la preuve...

EDGAR.

Et Victor ne m'a rien dit de cela... Ah! il a été bien coupable!

BERNARD.

C'est moi, monsieur de Bussières, moi seul qu'il faut accuser.

EDGAR.

Vous, général?

BERNARD.

Au temps de nos guerres et dans les rares moments où il m'était permis de voir mon fils, je ne jugeais pas qu'il fût nécessaire de l'instruire d'un passé qu'à son âge il ne pouvait comprendre. D'ailleurs, à cette époque, on ne nous demandait pas comment nous étions venus au monde... Il n'y avait alors qu'une mère: la patrie, et l'on reconnaissait pour enfants légitimes tous ceux qui la servaient bien... Plus tard, je ne pouvais, je ne devais pas avouer à Victor un secret qui eût peut-être porté atteinte à l'amour, au respect qu'il gardait à la mémoire de sa mère. Je voulais que cette mémoire restât pour Victor, toujours sainte et pure... Vous le voyez, monsieur, Victor ne pouvait rien vous avouer, car Victor ne se connaît pas lui-même. La faute est donc à moi... à moi seul.

EDGAR.

Je n'ai pas le courage de vous blâmer, monsieur... Je reporterai vos paroles à ma famille... l'obstacle est peut-être insurmontable; néanmoins, j'essayerai de lutter encore... Réussirai-je? j'en doute... Je puis être fort contre des préjugés absurdes... Quant aux scrupules qui tiennent à la dignité du nom, alors même que je ne les partage pas, je dois les respecter. (*Il salue et sort.*)

SCÈNE VII.

MARTIAL, BERNARD.

MARTIAL, *arrivant comme quelqu'un qui épiait.*

Enfin, voilà notre ami le docteur qui s'en va... fermons vite la grille.

BERNARD, *à lui-même.*

Si je ne t'avais pas perdue, Marianne, Victor serait heureux! (*Il va s'asseoir près du pavillon. Il s'accoude et se tient la tête dans les mains. Martial a remonté vers le fond, il se prépare à fermer la grille; une femme paraît et s'adresse à lui: c'est Marianne.*)

SCÈNE VII.

MARTIAL, MARIANNE, BERNARD.

MARIANNE, *à Martial qui va pour fermer la grille.*

Pardon, monsieur... c'est bien ici que demeure le général Bernard?

MARTIAL.

C'est ici même.

MARIANNE, *toujours sur le seuil.*

Il est chez lui?

MARTIAL.

En personne.

MARIANNE, *de même.*

Pourrais-je lui parler?

MARTIAL, *à lui-même, comme par souvenir.*

Et les camarades qui nous attendent. (*Haut.*) C'est bien le général Bernard que vous voulez voir?

MARIANNE, *cherchant des yeux.*

Oui... lui... et un autre...

MARTIAL.

Très-bien... vous désirez parler aussi à sa femme.

MARIANNE, *s'appuyant à la grille.*

Sa femme!

BERNARD, *qui, peu à peu, a relevé la tête et écoute.*

Qui donc est là?

MARTIAL, *regardant Marianne et balbutiant.*

Eh! mais... eh! mais... cette voix... ces traits... Oh! je me trompe...

MARIANNE, *avec émotion.*

Et moi aussi... je m'abuse... le général qui demeure ici... ce n'est pas Bernard... l'ancien sergent Bernard de... de... la trente-deuxième.

BERNARD, *frappé du son de la voix, mais ne croyant pas à ce qu'il entend.*

Oh! mais c'est un rêve!

MARTIAL, *qui n'a pas cessé de l'envisager.*

Mais non, tonnerre! je ne me trompe pas... c'est elle!

BERNARD, *avec explosion.*

Marianne!

MARIANNE, *avec douleur.*

Bernard!

BERNARD.

Oh! mon cœur t'a reconnue... Marianne, c'est toi... c'est bien toi.

MARIANNE, *allant à lui.*

Bernard, dis-moi que mon fils existe, et je te pardonne tout.

BERNARD, *vivement.*

Oui, il existe!

MARIANNE, *de même.*

Oh! merci! mon Dieu!

BERNARD, *de même.*

C'est mon trésor, mon amour, mon orgueil!

MARTIAL, *de même.*

C'est notre adoration, quoi!

MARIANNE, *pleurant de joie.*

Assez... assez... voilà que vous me rendez trop heureuse à présent. (*Elle s'assied.*)

BERNARD, *lui serrant la main avec tendresse.*

Pauvre Marianne!

(*On entend les soldats qui chantent au loin :* VEILLONS AU SALUT DE L'EMPIRE!)

MARTIAL.

Allons, bon! voilà les autres qui poussent des chants séditieux pour se désennuyer de notre absence... Je vas les faire taire et les congédier... Je vous laisse avec elle, général... après vingt ans, on a tant de choses à se dire! (*Il sort par la droite, en criant:*) Mais taisez-vous donc, braillards!

SCÈNE IX.

MARIANNE, BERNARD.

(*Marianne est assise près de Bernard, qui lui tient toujours la main.*)

BERNARD.

Marianne... près de moi! ma bien-aimée Marianne!

MARIANNE.

Bernard... (*Puis se reprenant.*) Pardon... j'oublie que vous n'êtes plus maintenant pour moi que le comte de Saint-André.

BERNARD.

Eh! laisse là mes titres, et parle-moi de toi, Marianne.

MARIANNE.

Non... de mon fils... encore!... Est-il souvent question de sa mère entre vous?... Dis-moi que souvent dans ses yeux les tiens cherchent mes regards?

BERNARD.

Dans ses yeux?... les miens, Marianne?... Tu ne m'as donc pas encore regardé?

MARIANNE *se lève; elle regarde Bernard, puis s'écrie.*

Aveugle!... oh! aveugle!

BERNARD.

Oui... à la bataille d'Eylau... un coup de feu... et puis le monde s'est fermé pour moi... devant mes yeux, la nuit! la nuit éternelle!... Sans ce malheur, crois-tu donc, Marianne que j'aurais consenti... Mais l'Empereur n'a pas voulu que son vieux compagnon d'armes fût réduit à l'isolement... c'est lui-même qui a fait mon mariage.

MARIANNE.

Je comprends tout ce que tu dois de respect, d'égards, de reconnaissance à celle qui t'a consacré sa vie... pour moi c'eût été un bonheur... pour elle ce n'est qu'un devoir.

BERNARD.

Ah! si j'avais pu supposer que tu existasses encore... pourquoi me l'avoir laissé ignorer?

MARIANNE.

J'étais loin... bien loin... hors de France.

BERNARD.

Qu'importe? un indice... je ne demandais qu'un indice... Mais rien... jamais une nouvelle de toi!

MARIANNE.

Je ne pouvais pas!

BERNARD.

Quoi! pendant vingt ans!

MARIANNE.

Pendant vingt ans j'ai pleuré... j'ai souffert!... je ne puis.. non, je ne puis rien te dire de plus.

BERNARD.

Marianne, un horrible malheur a pesé sur ta vie.

MARIANNE.

Ne parlons pas de mon malheur... le tien le surpasse encore. . car cet enfant, le nôtre que tu m'as conservé, tu ne peux que l'entendre, et moi... moi je vais le voir!

BERNARD.

Oui, bientôt... il va revenir, je l'espère... et à son retour tu pourras juger si tu étais toujours présente à ma pensée; car c'est de toi, par mon ordre, qu'il s'occupe en ce moment.

MARIANNE.

De moi?

BERNARD.

Mais écoute, Marianne... tout à l'heure quand Victor paraîtra devant toi...

MARIANNE.

Oh! comme je l'embrasserai...

BERNARD.

Marianne, par pitié pour moi tu retiendras l'élan de ton cœur... tu étoufferas ce cri suprême de l'amour maternel... car, vois-tu, ici, je ne suis pas libre de te dire à haute voix : voilà ton fils; ici, tu n'as pas le droit d'être mère... si la comtesse de Saint-André connaissait les liens qui nous unissent, elle s'offenserait de ta présence chez elle... je ne dois pas lui donner l'exemple du scandale quand j'exige qu'elle soit bonne gardienne de mon honneur.

MARIANNE.

Et prétendez-vous donc, monsieur le comte, qu'aux yeux de mon fils je reste toujours une étrangère?

BERNARD.

Oh! non... tu te nommeras à lui... mais tout bas... si bas que lui seul puisse t'entendre!.. Ce sacrifice je te le demande au nom de mon repos, au nom de mon malheur. (*Marianne ne répond pas; depuis un moment elle a tourné ses regards vers le fond et elle suit des yeux Victor qui vient d'entrer par la grille. Il se dirige vers le pavillon.*)

SCÈNE X.

VICTOR, MARIANNE, BERNARD.

MARIANNE, *à elle-même.*

Un jeune homme... si c'était...

BERNARD, *qui lui a pris la main.*

Qu'as-tu donc? tu tressailles!

VICTOR, *se retournant au moment d'entrer dans le pavillon.*

Ah! vous êtes là, mon père?

MARIANNE, *étouffant sa voix.*

Ah! c'est lui!

BERNARD, *bas à Marianne.*

Oui... mais silence!

MARIANNE, *le regardant toujours.*

C'est lui!

VICTOR.

Vous êtes occupé; je le vois... je reviendrai tout à l'heure. (*Il va pour s'éloigner.*)

MARIANNE, *bas à Bernard, avec prière.*

Oh! dis-lui de rester.

BERNARD.

Tu peux parler devant la personne qui est là... ce n'est pas une inconnue... une étrangère pour moi.

MARIANNE, *à voix basse.*

Achève... achève donc!

BERNARD, *de même.*

Tout à l'heure... c'est toi-même qui lui diras : je suis ta mère. (*Haut à Victor.*) Hier au soir je t'avais chargé d'une commission, Victor.

VICTOR.

Je sors du ministère.

BERNARD.

Ce registre du régiment qu'on croyait brûlé?

VICTOR.

Vous étiez bien informé, il existe... et je vous apporte les renseignements que vous avez demandés touchant la vivandière nommée Marianne Duval. (*Marianne qui jusqu'alors a écouté et regardé Victor avec une sorte d'enivrement, à ces derniers mots frémit et chancelle.*)

MARIANNE, *à part, avec effroi.*

Oh! mon Dieu!

BERNARD, *bas à Marianne.*

Tu entends, je ne t'ai pas trompée, nous pensions à toi. (*Haut à Victor.*) Eh bien, ces renseignements?..

VICTOR.

Il résulte d'une note que j'ai là sous les yeux... que le 23 septembre 1797, dans la petite ville de Sielsberg, en Prusse, Marianne Duval a été condamnée à la détention perpétuelle pour vol.

BERNARD.

Condamnée pour vol!... elle! Marianne! ça n'est pas vrai!... (*Bruit de voiture.*)

VICTOR.

Une voiture entre dans la cour. (*Il remonte vers la grille.*)

MARIANNE, *bas.*

Bernard, il faut que je te parle.

BERNARD, *de même.*

Oui, oui, il le faut.

VICTOR, *revenant.*

C'est ma belle-mère qui revient du château.

BERNARD.

Eh bien! vas à sa rencontre... Si la comtesse de Saint-André me demande tu viendras me prévenir.

VICTOR.

Oui, mon père. (*à part.*) Comme il est ému! il connaissait donc bien cette Marianne Duval!

Marianne suit du regard Victor qui monte les degrés du pavillon. Elle s'efforce de contenir son émotion jusqu'au moment où il va refermer la porte sur lui, mais quand elle le voit près de disparaître elle fait un mouvement comme pour s'élancer et le retenir. Bernard, qui a deviné le combat qui se livre dans le cœur de Marianne, lui saisit le bras et la cloue sur place. Victor traverse le pavillon et disparaît.)

SCÈNE XI.

BERNARD, MARIANNE.

BERNARD.

Marianne, tu es innocente, et tu peux le prouver, n'est-ce pas?

MARIANNE.

Non!

BERNARD.

Un jugement ne t'a pas flétrie?

MARIANNE.

Si!

BERNARD

Au moins tu n'es plus sous le coup de la loi?

MARIANNE.

Toujours!

BERNARD.

Ah! malheureuse! mais coupable ou non, tu ne peux pas dire à Victor : Je suis ta mère.

MARIANNE.

Et pourtant il y a quelqu'un au monde qui pourrait, j'en suis sûre, témoigner de mon innocence.

BERNARD.

Quelqu'un, dis-tu?

MARIANNE.

Oui, celui dont la main cachée a favorisé mon évasion.... Après tant d'années oubliée au fond d'un cachot, inconnue dans ce pays où l'on avait prononcé mon arrêt, qui donc aurait pu se souvenir de Marianne Duval et s'intéresser à elle si ce n'est un témoin ou l'auteur peut-être du vol qui m'avait fait condamner?

BERNARD.

En effet... et tu ne te rappelles aucun nom... tu ne soupçonnes pas quel peut être ton libérateur?

MARIANNE.

Non... il y a quelques jours la porte de ma prison s'est ouverte, on m'a remis une lettre qui renfermait ces mots : Marianne Duval, vous êtes libre, mais non pas pardonnée. Hâtez-vous de passer la frontière, et quelque part que vous alliez cachez bien votre nom; car partout la justice peut vous atteindre. Cette lettre que j'ai gardée n'était pas signée; seulement, au bas, on avait écrit : à Paris, demander l'abbé Savinien à la sacristie de S. Eustache.

BERNARD.

C'était un indice et tu t'es empressée d'y courir.

MARIANNE.

Non pas avant d'avoir été à Kerbach, dans l'espoir de retrouver les traces de Victor. Je retrouvai en effet la bonne Charlotte à laquelle j'avais, sur le champ de bataille de Wimpfen, confié notre fils... elle te l'avait rendu depuis bien longtemps... mais elle recevait de toi une pension. Elle venait de toucher un trimestre... et cet argent lui était envoyé par Martial intendant du comte de Saint-André, demeurant à Paris, rue de Courcelles. Oubliant tout le reste, je suis accourue confiante et heureuse chez le général, comme je serais venue autrefois chez le sergent Bernard.

BERNARD.

Mais il faut voir aujourd'ui, aujourd'hui même, cet abbé Savinien.

SCÈNE XII.

HÉLÈNE *et* VICTOR, *dans le pavillon, puis* UN DOMESTIQUE, *ensuite* GASTON, *aussi dans le pavillon*, BERNARD *et* MARIANNE, *dans le jardin.*

HÉLÈNE.

Oui, mon cher Victor, le roi a été d'une humeur charmante aujourd'hui.

MARIANNE.

On parle dans ce pavillon...

BERNARD.

C'est la comtesse... Il faut partir, Marianne.

MARIANNE.

Partir!

UN DOMESTIQUE, *annonçant, dans le pavillon.*

Monsieur Gaston de Montclar! (*Mouvement dans le pavillon. Gaston paraît, Victor le suit des yeux.*)

BERNARD.

Tu me feras savoir l'asile que tu auras choisi, et Martial m'y conduira.

VICTOR, *dans le pavillon.*

Monsieur de Montclar, votre foulure n'était pas bien grave Dieu merci!

MARIANNE, *qui allait partir, s'arrêtant.*

C'est lui... c'est mon fils qui parle.

GASTON.

Ah! vous savez?...

VICTOR.

Oui... une chute... sur votre tapis... Ah! pardon!... le nom de votre gantier, s'il vous plaît?

HÉLÈNE, *à part.*

Ciel!

BERNARD, *à Marianne.*

Eh bien! Marianne?

MARIANNE.

Oh! personne ne me voit... Laissez-moi l'entendre.

GASTON.

Mais c'est Wenzel, le gantier de la cour...

HÉLÈNE, *vivement.*

Dites-moi, Victor, où est donc votre père? on ne le voit pas aujourd'hui.

VICTOR.

Je vais le chercher, madame.

BERNARD, *à Marianne.*

Oh! pars, Marianne, et promets-moi, quoi qu'il arrive, de ne pas révéler ton secret avant que je t'aie dit de parler.

MARIANNE.

Je vous le promets, Bernard. (*Elle se dirige vers le fond.*)

VICTOR.

Mon père, madame la comtesse désire que je vous conduise près d'elle.

BERNARD.

Eh bien! donne-moi ton bras. (*A part.*) Pauvre Marianne!

HÉLÈNE, *à Gaston, dans le pavillon.*

Il faut éloigner ce jeune homme, ou il nous perdra.

MARIANNE, *au fond, regardant Victor.*

J'ai promis de me taire... je n'ai pas promis de ne plus le voir.

ACTE II.

Un salon communiquant avec une galerie de réception dont la vaste cheminée ornée de candélabres et de vases, fait face au public. Une glace sans tain, laisse voir plus loin un autre salon disposé pour un bal et éclairé par un lustre.—Porte au fond, ouvrant sur la galerie.—A droite et à gauche, entrées latérales, au premier plan; elles sont fermées par des portières.

SCENE I.

DES VALETS, UN CHASSEUR, *puis* MARTIAL. (*Les valets dans la galerie, sont occupés à placer des fleurs dans les vases et à draper les tentures. Le Chasseur sur le seuil de la porte du salon les regarde. — Martial entre par la droite, il porte un coussin de velours sous un bras.*)

MARTIAL, *à lui-même.*

Quel remue-ménage!... quel tremblement dans l'hôtel!... et tout ça à cause de la Saint-Louis... La comtesse fait allumer toutes ses girandoles... tandis que pour l'autre... notre vrai patron, le général et moi nous avons été forcés d'illuminer en dedans. (*Il se dirige vers la gauche.*)

LE CHASSEUR, *à Martial.*

Martial... regardez donc un peu les apprêts de notre bal pour la fête du roi... on ne peut rien voir de plus beau.

MARTIAL.

M'as-tu jamais vu en grand uniforme, un jour de parade, au Carrousel?

LE CHASSEUR.

Non, jamais.

MARTIAL.

Alors tais-toi, imbécile... tu ne sais pas ce qui est beau. (*Le Chasseur passe dans la galerie et disparaît. En ce moment Bernard entre par la gauche.*)

SCENE II.

BERNARD, MARTIAL.

BERNARD.

Tu es là, Martial?

MARTIAL.

Oui, général.

BERNARD.

Ils ont envahi mon appartement pour leur bal... heureusement le pavillon du jardin nous reste... et...

MARTIAL.

Il ne nous reste rien... impossible d'emménager nulle part. (*Il pose le coussin à terre devant un fauteuil.*)

BERNARD.

Comment!... le pavillon...

MARTIAL.

Il a été pris d'assaut.

BERNARD, *s'asseyant.*

Ainsi, mon pauvre Martial, nous sommes bloqués par la fête!

MARTIAL.

Oui, prisonniers entre le feu roulant de l'orchestre et les munitions du buffet.

BERNARD.

Je m'en croyais si bien débarrassé... mais nous pouvons au moins passer la soirée dehors... nous sortirons sans bruit, et nous rentrerons de même... mon infirmité et mon état de souffrance me dispensent naturellement d'assister au bal... la comtesse dira à ses invités que je suis enfermé chez moi par ordonnance du médecin. (*Il se lève.*)

MARTIAL.

Bonne idée, général... Ah çà, où irons-nous?

BERNARD.

Parbleu! dans la maison où tu me dois conduire depuis huit jours, et où nous n'allons jamais, parce que chaque fois, au moment de sortir, tu trouves toujours un empêchement à notre visite.

MARTIAL, *à part.*

Aïe! aïe!

BERNARD.

Mais aujourd'hui, il n'y a aucun obstacle... Hélène occupée ici, ne peut pas penser à m'accompagner... nous irons chez Marianne!

MARTIAL, *à part.*

Diable!... comment faire?

BERNARD.

Résignée à ma volonté, la pauvre mère n'a pas reparu chez moi... mais, par bonheur, tu as retrouvé ses traces.

MARTIAL.

Dès le lendemain.

BERNARD.

Chaque jour elle a eu des nouvelles de son fils?

MARTIAL.

Ça ne lui a pas manqué.

BERNARD.

Nous allons la surprendre... Pauvre Marianne!... sera-t-elle heureuse!... Pardieu! je ne croyais pas que le bal de la comtesse serait pour moi l'occasion d'une aussi bonne soirée.

MARTIAL, *à part.*

Pauvre homme!... voilà qu'il se monte la tête... comment lui dire que...

BERNARD.

Nous allons partir.

MARTIAL, *embarrassé.*

C'est que... elle... Marianne ne s'attend pas à notre visite, et elle pourrait bien être sortie.

BERNARD.

Nous l'attendrons.

MARTIAL, *à part.*

Ça pourra nous mener loin.

BERNARD, *comme par réflexion.*

Ou plutôt non.

MARTIAL, *vivement.*

C'est ça, nous ne l'attendrons pas.

BERNARD.

Pour lui donner le temps de rentrer, nous irons... à Saint-Eustache.

MARTIAL, *étonné.*

Saint-Eustache!... et pourquoi faire?

BERNARD.

Demander un confesseur.

MARTIAL.

Vous voulez vous confesser, général?

BERNARD.

Ça ne te regarde pas.

MARTIAL.

Si vous dites tout, ça sera long.

BERNARD, *à part et s'animant.*

Oui, je parlerai à cet abbé Savinien, je l'intéresserai au sort de cette pauvre femme, injustement condamnée... Si sa conscience de prêtre lui défend de parler, eh bien, je ne m'en tiendrai pas là... S'il le faut, j'irai jusqu'au pape!...

MARTIAL, *qui l'a entendu, répondant.*

A Rome!... Alors nous ne rentrerons pas coucher ce soir.

BERNARD.

C'est bon... Va me chercher une voiture de place; qu'elle m'attende à la petite porte du jardin... j'irai te rejoindre!

SCÈNE III.

LES MÊMES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, *qui a entendu les derniers mots dits par Bernard.*

Une voiture, mon ami, et pour qui donc?

BERNARD.

Mais pour moi, Hélène.

HÉLÈNE.

Sortir ce soir!... Y pensez-vous?... C'est impossible... et notre fête?...

BERNARD.

Dites la vôtre, ma bonne amie... Brillez, soyez admirée, soyez heureuse, c'est votre droit... Laissez-moi le mien... J'ai besoin d'isolement, de liberté... Les exigences de la fête m'ont à peu près chassé de mon appartement... Le pavillon du jardin est également occupé... Je tiens à ce qu'on ne me rencontre pas ici... ce soir.

HÉLÈNE, *s'appuyant au bras de Bernard et à demi-voix, confidentiellement.*

Cependant l'avenir de votre fils peut être compromis si l'on vous rencontre ce soir ailleurs que chez vous.

BERNARD, *surpris.*

L'avenir de mon fils?

HÉLÈNE.

Tout à l'heure je vous expliquerai cela... (*Se tournant vers Martial, qui se tient à l'écart.*) Martial, monsieur le comte renonce à sortir.

MARTIAL, *à part.*

J'aime mieux ça, car nous n'aurions pas trouvé Marianne.

HÉLÈNE.

Faites débarrasser la chambre et le cabinet de mon mari.

MARTIAL.

Ça sera fait, madame... (*A part.*) Et si je rencontre des lampions de ce côté-là, soufflés!.. C'est le vent qui les aura éteints. (*Il sort par la gauche.*)

SCÈNE IV.

BERNARD, HÉLÈNE.

BERNARD.

Maintenant, Hélène, dites-moi comment mon absence, ce soir, pourrait-elle compromettre Victor?

HÉLÈNE, *le faisant asseoir et s'asseyant près de lui.*

Naturellement, mon ami... la date de notre fête a une signification politique... Le roi s'en est réjoui comme d'une victoire... Ne pas être chez vous ce jour-là, c'est déclarer ouvertement la guerre à celui qui vous croit déjà sa conquête... Songez à votre fils, mon ami... Ne seriez-vous pas heureux de le voir sur la route des honneurs?...

BERNARD.

Sans doute... mais ayant combattu ceux qui nous gouvernent, je me suis fait une loi de ne rien demander, soit pour moi, soit pour Victor.

HÉLÈNE.

J'ai demandé, moi, et j'ai obtenu.

BERNARD.

Vous!... en mon nom?...

HÉLÈNE.

Au mien... La fille de l'émigré a usé de son crédit pour prouver sa reconnaissance au général de l'empire... Il s'agit, pour Victor, d'une mission scientifique et... lointaine... Il y a de grands services à rendre, de la gloire à acquérir, et vous ne voulez pas qu'on dise des princes et des comtes de l'empire ce qu'on a dit tant de fois de nos gentilshommes de la monarchie : les pères ont gagné leurs titres de noblesse; les fils, pour les porter, n'ont eu que la peine de naître.

BERNARD, *avec vivacité et se levant.*

Non, morbleu! je ne veux pas qu'on dise cela de mon Victor!

HÉLÈNE, *à part.*

Il partira! (*Haut.*) Maintenant, vous comprenez combien, aujourd'hui, votre absence pourrait être compromettante pour lui, combien elle me serait pénible... Vous auriez l'air de me désavouer.

BERNARD, *lui serrant la main.*

Je vous le promets, Hélène, je resterai.

HÉLÈNE.

Et même si vous pouviez paraître au bal... (*mouvement de Bernard.*) un instant, un seul instant... cela me rendrait si heureuse!

BERNARD.

Eh bien! nous verrons, nous verrons...

HÉLÈNE.

On vous permet la mise la plus simple; mais j'exige que vous ayez toutes vos croix.

BERNARD.

C'est bien le moins... j'ai tant besoin de parure, moi!

HÉLÈNE.

Je suis si fière de ces distinctions!

BERNARD, *affectueusement.*

Hélène, vous serez obéie.

HÉLÈNE.

J'ai dit : toutes vos croix... même la nouvelle.

BERNARD, *étonné.*

La nouvelle?

HÉLÈNE.

Oui, celle de Saint-Louis.

BERNARD.

Mais je ne l'ai pas.

HÉLÈNE.

Si fait, depuis ce matin vous êtes chevalier de l'ordre... Le roi, se croyant réconcilié avec vous, a voulu, de lui-même, vous comprendre dans la dernière promotion.

BERNARD.

A moi la croix de Saint-Louis?.. Allons donc!... c'est impossible!... Si je me pare des autres, c'est que ma conscience me dit que je les méritais; quant à celle-là, comme j'ai justement fait tout le contraire de ce qu'il fallait pour l'obtenir, je croirais, en l'attachant à ma boutonnière, manquer à ceux qui la portent à bon droit.

HÉLÈNE.

Ainsi vous refusez?

BERNARD.

Oui, Hélène, oui, ma bonne amie... n'exigez pas que je sacrifie un scrupule légitime... aux faiblesses de votre vanité... à un caprice.

HÉLÈNE.

Un caprice... c'est possible, général... mais, sans reproche, j'ai sacrifié au vôtre, il y a quelques jours, mieux qu'un scrupule... il s'agissait pour moi d'un attachement d'enfance... cette pauvre Fanchette, ma sœur de lait... Vous ne l'aimiez pas.

BERNARD.

Oh! non... une fille qui semblait ici plus maîtresse que vous-

même .. comme si le besoin de ses services vous eût mis sous sa dépendance.

HÉLÈNE, *vivement.*

Votre antipathie, c'était là son plus grand [illegible] .. Qu'importe! pour vous complaire, je n'ai pas balancé à me séparer d'elle, dès que j'ai pu donner à son renvoi de la maison une apparence de justice; bien plus, celle qui l'a remplacée, je l'ai prise à la recommandation de Martial, votre protégé, votre factotum.

BERNARD.

C'est vrai, il m'a dit vous avoir recommandé quelqu'un.

HÉLÈNE.

La veuve d'un de ses camarades.

BERNARD.

Ah!

HÉLÈNE.

Au surplus, je n'ai pas à me plaindre de la protégée de Martial... elle est intelligente, elle paraît discrète, dévouée. (*Changeant de ton.*) C'est convenu, général, vous consentez à joindre, ce soir, votre nouvelle décoration aux autres... elle est chez moi... je vous l'enverrai par Mario.

BERNARD.

Mario?

HÉLÈNE.

Oui, ma femme de chambre. (*En ce moment Edgar et Tourville paraissent dans la galerie; ils s'arrêtent comme s'ils hésitaient à entrer.*)

SCENE V.

LES MÊMES, EDGAR, TOURVILLE.

BERNARD.

Qui vient là?

HÉLÈNE.

Le docteur Edgar de Bussières et son client qu'il vous a déjà présenté... le baron de Tourville.

BERNARD.

Ah! oui, l'ex-munitionnaire.

HÉLÈNE, *à Edgar et à Tourville.*

Veuillez entrer, messieurs, le général sera fort aise de vous recevoir.

BERNARD.

Certainement, messieurs... approchez... je ne puis pas aller au-devant des autres... il faut qu'on vienne à moi.

HÉLÈNE.

Vous avez reçu mon invitation?... vous nous restez, docteur? Monsieur de Tourville me fera-t-il la même faveur?

TOURVILLE.

Je vous rends grâce mille fois, madame... mais je ne vais jamais dans le monde, l'état de ma santé ne me le permet pas.

EDGAR.

Le baron, que j'accompagne, désire avoir un moment d'entretien avec monsieur le comte de Saint-André... moi-même, général, j'aurai quelque chose à vous dire.

BERNARD.

De la part de votre famille?

EDGAR.

Précisément.

HÉLÈNE.

Eh bien, docteur, laissons ces messieurs ensemble, et offrez-moi votre bras .. Je veux que vous jugiez des préparatifs de ma fête... elle sera charmante!

EDGAR, *lui offrant le bras*

Je suis aux ordres de madame la comtesse. (*Hélène prend le bras d'Edgar; ils sortent tous deux par le fond.*)

SCENE VI.

BERNARD, TOURVILLE.

BERNARD.

Je m'assieds, monsieur Tourville... c'est vous prier de suivre mon exemple.

TOURVILLE, *s'asseyant.*

Volontiers... du reste, je n'ai qu'une prière à vous adresser.

BERNARD.

Une prière?... de quoi s'agit-il?

TOURVILLE.

J'ai eu l'honneur de vous voir, il y a quelque jours, à propos de votre petite ferme de Chavenay que je désirais acquérir...

BERNARD.

Et sur-le-champ nous sommes tombés d'accord, ce qui n'était guère d'usage autrefois, de général à fournisseur... mais les temps sont changés.

TOURVILLE, *sérieusement.*

Et les hommes aussi... (*Reprenant.*) Je souhaite, s'il est possible, que vous regardiez comme non avenue la proposition que je vous ai faite.

BERNARD.

C'est-à-dire que vous êtes mécontent du marché! et vous qui n'avez jamais eu à vous repentir des vôtres... je parle des anciens.

TOURVILLE.

Peut-être, monsieur le comte.

BERNARD.

Allons, malgré moi, je laisse percer ma vieille rancune de soldat républicain contre ces pauvres munitionnaires... comme si nous ne leur devions pas plus d'une victoire.

TOURVILLE.

Vous vous exagérez leurs services.

BERNARD.

Non pas... En nous laissant manquer de tout, ils nous obligeaient à conquérir chez l'ennemi ce qu'ils oubliaient de nous donner... Mais pardon, je vous rappelle là d'anciens péchés. Causons de ma petite ferme; elle ne vous va plus... vous voulez rompre?

TOURVILLE.

Dans ma pensée elle avait une destination pieuse que je dois renoncer à lui donner.

BERNARD.

Je stipulais dans l'intérêt de mon fidèle Martial, à qui j'ai l'intention de céder cette ferme... Il aurait eu l'argent, il gardera la terre.

TOURVILLE.

Je vous remercie, monsieur le comte. (*Se levant.*) Permettez-moi de vous quitter... Je demeure fort loin d'ici et il doit y avoir ce soir chez moi...

BERNARD, *souriant.*

Un bal aussi, monsieur le baron?

TOURVILLE.

Non, mais réunion d'un comité de bienfaisance dont les membres appartiennent au clergé de diverses paroisses, telles que Sainte-Elisabeth, Saint-Eustache, Saint-Leu.

BERNARD, *vivement.*

Ah! vous connaissez les prêtres de Saint-Eustache?

TOURVILLE

Oui.

BERNARD.

L'abbé Savinien, par exemple?

TOURVILLE, *surpris et inquiet.*

L'abbé Savinien?... beaucoup!... il fait partie de notre comité!

BERNARD.

Et si je vous priais de nous mettre en rapport?

TOURVILLE.

Je m'en estimerais fort honoré; mais avec ou sans moi, l'abbé Savinien sera pour vous ce qu'il est pour tout le monde, un conseiller prudent, un juge sévère. (*Marianne paraît à droite, elle porte à la main un ruban et une croix de Saint-Louis.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, MARIANNE.

MARIANNE, *qui allait s'avancer, s'arrête*

Il y a quelqu'un avec lui!

BERNARD, *à Tourville.*

Si j'avais à lui demander...

TOURVILLE, *l'interrompant.*

Pardon, ce que vous voulez me dire est peut-être secret... je vous préviens que nous ne sommes plus seuls... il y a là une femme qui paraît être du service de la maison.

BERNARD.

Ah! Marie, la femme de chambre de la comtesse... Que je ne

vous retienne pas, monsieur le baron... je me ferai conduire chez vous et nous irons ensemble trouver la personne en question.

TOURVILLE.

Quand il vous plaira, général. (*A part.*) Quel intérêt a-t-il donc à connaître l'abbé Savinien? (*Il remonte vers le fond pour sortir et se trouve près de Marianne. Il la regarde et dit avec stupeur.*) Qu'ai-je vu?... Cette femme!... c'est elle!... elle ici!... Ah! je comprends .. le général sait tout!... un mot de plus je me perdais!... (*Marianne, tout occupée à contempler Bernard, n'a pas remarqué la terreur qui a saisi Tourville. Il sort par le fond.*)

SCÈNE VIII.

MARIANNE, BERNARD.

BERNARD.

Le baron est parti... approchez, Marie... C'est ainsi qu'on vous nomme, je crois?...

MARIANNE, *à demi-voix et émue.*

Oui, monsieur.

BERNARD.

C'est vous qui succédez à Fanchette... et, m'a-t-on dit, vous avez été placée ici par Martial?

MARIANNE, *de même.*

Par Martial.

BERNARD.

Camarade de votre mari? un ancien militaire que vous avez perdu?... car vous êtes veuve, pauvre femme!

MARIANNE, *de même.*

Oui, veuve!

BERNARD, à *Marianne et changeant de ton.*

Nous causerons de cela plus tard, quand nous nous connaîtrons mieux... pour le moment c'est de votre service qu'il s'agit, n'est-ce pas?... Vous venez de la part de ma femme m'apporter un ruban, une croix?

MARIANNE, *timidement et à distance.*

Oui, monsieur.

BERNARD.

Approchez, Marie... je ne peux pas aller les chercher.

MARIANNE, *lui mettant la décoration dans la main.*

Les voici!... (*Elle fait quelques pas vers le fond.*)

BERNARD.

Eh bien! où allez-vous?... restez... puisqu'on veut absolument que je porte cette décoration... attachez-la vous-même à mon habit.

MARIANNE, *qui s'est arrêtée, hésite à revenir.*

Moi!...

BERNARD.

Sans doute, puisque vous êtes là... avancez donc... Est-ce que je vous fais peur?

MARIANNE, *s'avançant et étouffant sa voix.*

Oh! non. (*Elle reprend le ruban des mains de Bernard et, toute tremblante, elle le passe à la boutonnière de l'habit.*)

BERNARD, *surprenant l'émotion de Marianne.*

Vous dites que je ne vous fais pas peur... et pourtant on jurerait que vous tremblez... (*Il lui saisit brusquement une main.*) Mais, oui, vous tremblez et votre main est glacée... C'est étrange! (*Marianne veut se dégager, il lui prend l'autre main et la retient de force devant lui, comme si lui-même pouvait la voir. Moment de silence pendant lequel Marianne essaye encore de se dissimuler à Bernard; mais celui-ci, qu'un soupçon a frappé soudain, semble interroger le souffle de celle qui est devant lui afin de la reconnaître. L'émotion de Marianne augmente par degré et va la trahir. La physionomie de Bernard exprime successivement l'inquiétude, le doute, puis la conviction, et enfin il s'écrie :*) Tu ne peux pas me tromper, je t'ai reconnue... tu es Marianne!...

MARIANNE, *vivement.*

Tais-toi, Bernard! (*Elle regarde vers le fond avec effroi, car elle craint d'avoir été surprise; puis, s'assurant qu'il n'y a personne, elle reprend plus bas et avec prière.*) Silence, monsieur le comte... Si l'on vous entendait!...

BERNARD.

Toi ici, imprudente!

MARIANNE.

Oh! non, pas imprudente... Juge, au contraire, avec quel soin je sais garder mon secret et commander à moi-même... Depuis huit jours j'habite cette maison, et tu l'ignorais!... Depuis huit jours je suis auprès de mon enfant; mais, forte contre mon bonheur, jalouse de le conserver, rien ne peut me trahir. Souvent Victor et moi nous nous rencontrons... souvent il m'adresse la parole, et moi, dont tout le cœur tressaille de joie, moi, dont l'âme est enivrée, je lève les yeux vers lui, et mon regard est calme... Je lui parle, et ma voix n'est pas émue... Va! je défie l'œil le plus exercé, l'esprit le plus soupçonneux, de deviner même quand Victor est là, devant moi, que cette servante, qui semble occupée de ses devoirs, est une mère qui veille sur son fils.

BERNARD.

Je ne doute pas de ton courage, Marianne; je l'admire... mais te savoir chez moi... dans une condition servile!...

MARIANNE.

Qu'importe à quel titre j'appartienne à Victor, pourvu que je ne sois pas une étrangère pour lui. D'ailleurs, autrement me l'auriez-vous rendu?

BERNARD.

Était-ce possible?

MARIANNE.

Non... c'est vrai... mais moi, je ne pouvais pas non plus renoncer à le voir... Ainsi, ne rougis pas pour moi de l'emploi que j'ai accepté... A ce prix-là, je ne paye pas trop cher le bonheur ignoré qu'il me donne.

BERNARD.

Noble cœur!... Un jour viendra, je l'espère, où tu pourras te nommer à notre enfant.

MARIANNE.

Jamais il ne saura que je suis sa mère.

BERNARD.

Oh! peut-être; car cet abbé Savinien...

MARIANNE.

Je l'ai vu...

BERNARD.

Eh bien!

MARIANNE.

Instruit de mon évasion, il m'attendait pour m'offrir, au nom d'un inconnu, des secours et un asile loin de Paris... Quelle est cette main qui dans l'ombre se tend vers moi? L'abbé Savinien n'a pas pu, ou bien il n'a pas voulu me le dire... J'espérais un témoignage en faveur de mon innocence... On n'avait à me donner qu'une aumône, je l'ai repoussée.

BERNARD, *comme par souvenir.*

Mais dis-moi : le premier jour de ton arrivée, Victor était ici. Comment ne t'a-t-il pas reconnue quand tu t'es présentée pour entrer au service de la comtesse de Saint-Andró?

MARIANNE.

Oh! il m'a reconnue et bien accueillie.

BERNARD.

Je comprends le silence de Martial... Mais lui, Victor, pourquoi ne m'a-t-il rien dit de ta présence dans cette maison?

MARIANNE.

Je lui ai demandé le secret, et il me l'a gardé.

BERNARD.

Le secret!... Et à quel titre?

MARIANNE.

Il me croit la veuve d'un de tes compagnons d'armes, que des revers de fortune ont frappée. Il croit connaître les mystères de ma vie, et en échange, peu à peu, il m'a laissé deviner les désirs de son âme. Je sais qu'il aime, qu'il est aimé, et que pour qu'il soit heureux, tu n'as qu'à le vouloir... Tu le veux, n'est-ce pas?...

BERNARD.

Oh! sans doute... mais... Voici quelqu'un, je crois.

MARIANNE, *regardant vers le fond.*

Oui, c'est lui, et son ami, M. Edgar.

BERNARD, *éloignant Marianne, mais avec bonté.*

Marianne!..

MARIANNE.

Soyez tranquille, général, il n'y a plus ici que Marie.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, VICTOR, EDGAR.

VICTOR, *donnant le bras à Edgar.*

Je ne te quitte pas, Edgar... Cette fois, c'est devant moi que tu parleras à mon père.

EDGAR.

Soit!... J'y consens, puisque aussi bien j'apporte une bonne nouvelle.

BERNARD.

Une bonne nouvelle!

MARIANNE, *qui allait sortir, et à part.*

Oh! je reste. (*Elle revient, et semble s'occuper du soin des fleurs.*)

EDGAR.

Je vous dirai cela... (*regardant Marianne*) quand nous serons seuls.

VICTOR, *remarquant que Marie est là.*

C'est pour Marie que tu parles?... Oh! Marie n'est pas une servante ici... Apprenez, mon père, que cette pauvre femme...

BERNARD.

Je sais tout, Victor.

VICTOR.

Alors, vous comprenez l'intérêt qu'elle m'inspire... Edgar, nous sommes en famille, hâte-toi donc de nous instruire.

EDGAR, *gaiement.*

Tout va pour le mieux... Ma sœur s'est prononcée... moi aussi. Les grands parents sont vaincus, et le mariage est décidé.

VICTOR.

Et tu ne me dis pas cela tout de suite!... Que ces docteurs sont cruels!... Ils ne peuvent pas vous rendre la vie sans vous faire souffrir.

BERNARD, *tendant la main à Edgar.*

Merci, monsieur de Bussières... je vous dois une grande joie...

VICTOR.

Vous lui devez votre fils... car à présent je puis l'avouer... s'il m'avait fallu renoncer à Clotilde... je serais mort de désespoir.

MARIANNE, *vivement.*

Oh! monsieur Victor, ne dites pas cela devant... devant votre père.

EDGAR.

Nous ne lui aurions pas laissé faire cette folie-là.

VICTOR, *à Edgar.*

Mais ce mariage... pour quelle époque?

EDGAR.

On la fixera aussitôt que monsieur le comte aura accompli une dernière formalité... Il s'agit de fournir une pièce que le général éprouve, je crois, quelque difficulté à se procurer.

BERNARD, *inquiet.*

Une pièce?

VICTOR.

Laquelle?

EDGAR.

L'acte de décès de votre mère. Aussitôt que cet acte aura été fourni, tu seras mon frère, Victor. (*Victor baisse tristement la tête. Marianne qui s'avançait s'arrête et se soutient à un meuble pour ne pas succomber à son émotion.*)

BERNARD, *à part.*

Il dit cela devant elle!

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARTIAL.

MARTIAL, *arrivant par la gauche.*

Général! général!

BERNARD.

Eh bien!... de quoi s'agit-il?

MARTIAL, *à demi-voix.*

Votre beau-père, le marquis de Beauferrand vient d'arriver.

BERNARD.

Ma femme n'est-elle pas là pour recevoir?

MARTIAL, *confidentiellement.*

C'est vous qu'il veut voir et tout de suite... Il est monté secrètement par le petit escalier, il est entré comme un fou dans votre cabinet... Si vous saviez quelle pâleur, quelle agitation! « Va me chercher ton maître et ne parle de moi qu'à lui seul, » m'a t-il dit en se jetant dans un fauteuil, et puis il s'est pris la tête à deux mains comme un homme au désespoir.

BERNARD, *à lui-même.*

Qu'est-ce que cela veut dire? (*Haut.*) A bientôt, docteur, nous avons à causer ensemble... et avec toi aussi, Victor... Ton bras, Martial. (*Bas à Martial.*) Dis-moi, Marianne pleure, n'est-ce pas?

MARTIAL.

Marianne?... Diable!... vous savez donc?...

BERNARD.

Je te demande si elle pleure.

MARTIAL.

Non, général.

BERNARD.

Pauvre mère! quel courage! (*Tout en se parlant à voix basse, Martial et Bernard ont traversé le salon; ils sortent par la gauche.*)

SCÈNE XI.

EDGAR, VICTOR, MARIANNE, *puis* HÉLÈNE.

EDGAR, *à Victor toujours attristé.*

Eh bien, Victor... d'où vient cet air sombre et désolé? En parlant de cet acte de décès, je n'ai pas ravivé la douleur d'une perte récente, puisque tu n'as jamais connu ta mère.

VICTOR.

C'est vrai, mon ami... mais je n'ai pas été maître de l'émotion qui m'a saisi... Elle est bien naturelle... Je n'ai pas connu ma mère... mais j'ai longtemps espéré la revoir... Pardonne-moi, mon ami, mais c'est la première fois qu'à mon espoir de bonheur se mêle une pensée de deuil.

MARIANNE, *à part.*

Il me regrette!... Et ne pouvoir lui dire : Je te vois, je t'aime, je te bénis!

HÉLÈNE, *entrant par le fond; elle est en costume de bal.*

Ah! vous voilà, Victor, je vous cherchais... J'ai à vous parler (*A Edgar.*) Docteur, je vous préviens que parmi mes invités qui arrivent en foule, j'ai eu le plaisir de saluer madame et mademoiselle de Bussières.

VICTOR, *avec joie.*

Clotilde est ici?

EDGAR.

Oui, une surprise qu'on te ménageait... Je cours rejoindre ma mère et ma sœur. (*Il sort par le fond.*)

HÉLÈNE, *à Marianne.*

Vous savez, Marie, que votre service vous réclame chez moi.

MARIANNE, *humblement.*

Je m'y rends, madame. (*A part et jetant un regard sur Victor.*) Au prix de ma vie, mon fils, tu seras heureux.

SCÈNE XII.

VICTOR, HÉLÈNE.

VICTOR.

Vous avez quelque chose à me demander, madame?

HÉLÈNE.

Un renseignement... J'ai remis l'autre jour à Martial ma liste d'invités, et...

VICTOR.

Si cette liste ne vous a pas été rendue, n'en accusez que moi qui l'ai gardée par oubli.

HÉLÈNE.

Ah! elle est entre vos mains... Je le supposais et cela me rassure; je craignais qu'elle ne fût égarée.

VICTOR.

Désirez-vous l'avoir?

HÉLÈNE.

Oui, j'ai une vérification à faire... Toutes les personnes que je désirais réunir à mon bal m'ont écrit soit pour accepter l'invitation, soit pour justifier leur absence... Une seule ne m'a pas répondu, et je crains de l'avoir oubliée.

VICTOR, *à part.*

Je comprends. (*Haut.*) Mais sans aller chercher ce papier que je n'ai pas sur moi... peut-être pourrais je vous dire ce qu'il vous importe de savoir.

HÉLÈNE.

Oh! il est impossible que parmi tant de noms, vous puissiez vous souvenir...

VICTOR, *l'interrompant.*

Pardon, je me souviens de tout... j'ai une excelle mémoire... Et si, par exemple, il s'agit de monsieur Gaston de Montclar, je puis vous répondre que son nom n'a pas été oublié par vous... il était sur la liste.

HÉLÈNE.

Voulez-vous dire par là qu'il n'y est plus?

VICTOR.

Je me suis permis de l'effacer, et par conséquent de supprimer la lettre d'invitation qui lui était adressée.

HÉLÈNE.

Et de quel droit, monsieur.

VICTOR.

A tort ou à raison, il ne me plaît pas de le rencontrer ici... chez mon père.

HÉLÈNE.

Supposez-vous donc que je doive soumettre mes relations à votre bon plaisir?... Vraiment, on dirait que vous vous faites juge de leur convenance.

VICTOR.

Si j'étais votre juge, madame, je maintiendrais ce que j'ai fait, et je n'aurais pas à m'en excuser devant vous.

HÉLÈNE.

Vous êtes bien audacieux, Victor!

VICTOR.

J'avais décidé que monsieur de Montclar ne pouvait pas assister à votre bal... j'ai donc effacé son nom de la liste et déchiré l'invitation.

HÉLÈNE, *souriant.*

Je regrette que vous ayez pris un soin inutile.

VICTOR.

Comment? (*On entend annoncer M. de Montclar. Au même instant les portes du fond s'ouvrent; on voit dans la galerie et à travers la glace du deuxième salon circuler la foule des invités.*) Il ose venir? (*Hélène va saluer ses invités. Gaston et les invités descendent en scène.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BERNARD, EDGAR, GASTON, INVITÉS. (*Pendant cette scène, des invités se promènent; d'autres forment des groupes çà et là.*)

BERNARD, *à lui-même, rentrant par la droite.*

Le marquis est plus calme... A tout prix je réparerai ses fautes, car son honneur est aussi le mien.

HÉLÈNE, *qui a été au devant de Bernard.*

Ah! c'est bien à vous, général, de ne pas vous faire attendre... Permettez que je vous conduise vers nos amis. (*Elle conduit Bernard aux invités, qui bientôt l'entourent en le saluant.*)

EDGAR, *à Hélène qui se dégage du groupe où est Bernard.*

Votre fête est délicieuse, madame la comtesse!

HÉLÈNE, *passant près de Gaston.*

La guerre est déclarée entre Victor et moi; mesurez vos paroles, défiez vous de vos regards, car il saisira le moindre prétexte pour faire un éclat.

GASTON.

Tant mieux; je préfère le combat à cette lutte sourde et lâche!

EDGAR, *allant à Victor qui réfléchit.*

Comment! tu restes là, obstiné rêveur?... Clotilde a déjà accepté trois invitations... Si tu tardes à te faire inscrire, elle aura des engagements pour toute la soirée.

VICTOR.

Merci de me l'avoir rappelé... Tout à l'heure j'irai m'excuser auprès de mademoiselle de Bussières.

EDGAR.

Tout à l'heure?... Il paraît que tu n'es pas pressé... à ton aise... Je vais retrouver une de mes clientes à qui je ne permets la danse... qu'avec moi. (*Il disparaît dans les groupes.*)

VICTOR, *à lui-même.*

Non; la trahison de cette femme... l'audace de son amant, ne peuvent rester impunies... je ne puis les dénoncer à mon père; mais il faut que je le venge.

BERNARD, *sortant du groupe qui l'entourait.*

Messieurs, la distinction que le roi m'a accordée me flatte beaucoup, sans doute, mais j'ai si peu fait pour l'obtenir, que je ne mérite pas les félicitations dont vous m'accablez.

GASTON, *allant à Bernard.*

Pour vous, général, c'était justice... pour moi, ce n'est sans doute qu'une faveur... Mais ce qui me la rend surtout précieuse, c'est que je la partage avec vous.

BERNARD.

Avec moi?

HÉLÈNE, *qui s'appuie au bras de son mari.*

Oui, mon ami... le nom de monsieur de Montclar est aussi dans *le Moniteur*... Il fait, comme vous, partie de la dernière promotion.

VICTOR, *à part.*

Ah! merci, Gaston... tu me donnes le prétexte que je cherchais! (*Haut et s'avançant vers Gaston.*) En effet, monsieur de Montclar est chevalier comme vous, mon père... Il a vingt-cinq ans... vous en comptez soixante, qu'importe?... Un bout de ruban a comblé la distance... il est chevalier comme vous... Vos états de service attestent votre courage... Ses succès de salon témoignent seulement de la faiblesse de quelques femmes... Mais il paraît que ses conquêtes valent les vôtres, puisqu'il est chevalier comme vous!

BERNARD.

Victor!...

GASTON.

Monsieur, une pareille insulte!...

VICTOR.

Je vous demande qui a le droit de se croire insulté ici? Quand vous, un inconnu, né d'hier, confondant le prix de l'intrigue avec la récompense du mérite, osez dire à un illustre vieillard : Nous sommes égaux, je suis chevalier comme vous!

BERNARD.

Assez, mon fils, assez!

HÉLÈNE.

C'est du délire!

GASTON.

Victor!...

HÉLÈNE.

Général, n'imposerez-vous pas votre autorité pour mettre un terme à ce scandale?

BERNARD.

Je ne m'explique pas ce moment de folie... réparation sera faite... Demeurez, monsieur Gaston... Victor, je vous ordonne de rester... et vous, mes amis, témoins de cette malheureuse scène, éloignez-vous... n'ébruitez rien... laissez-moi avec ces jeunes gens... je ne les quitterai pas avant que l'offenseur n'ait fait des excuses à l'offensé. (*Les invités s'éloignent ainsi qu'Hélène. On ferme toutes les portes du fond.*)

SCÈNE XIV.

BERNARD, VICTOR, GASTON, *puis* MARIANNE *et* HÉLÈNE.

BERNARD, *avec force.*

Victor, vous avez indignement et sans motif attaqué monsieur de Montclar, je vous ordonne de lui demander pardon.

VICTOR, *bas à Gaston.*

Monsieur de Montclar, vous avez lâchement trahi et déshonoré ce vieillard, je vous ordonne de vous courber devant lui.

GASTON, *avec stupeur.*

Moi!

BERNARD, *à Victor.*

Le repentir que je ne puis lire dans vos yeux, je veux l'entendre de votre voix.

VICTOR, *à Gaston.*

Il ne peut vous voir... Dieu vous verra!

GASTON, *d'une voix étouffée.*

Cette violence...

VICTOR.

Obéissez, (*lui montrant Hélène, qui paraît*) ou je lui dis tout.

BERNARD.

Vous hésitez, Victor... sachez-le bien, il y a aussi du courage à s'humilier et à reconnaître ses torts... J'attends que vous parliez.

VICTOR, *à Gaston.*

Vous entendez... il attend. (*En ce moment Marianne paraît à droite; Hélène fait un geste suppliant à Gaston.*)

MARIANNE, *à part.*

Que se passe-t-il?

BERNARD.

Encore une fois, Victor, je veux vous entendre avouer et condamner votre faute.

VICTOR, *qui, de la main, désigne son père à Gaston, l'amène ainsi devant Bernard.*

Le coupable est devant vous, mon père.

HÉLÈNE *et* MARIANNE, *à part.*

Oh!

BERNARD.

Mais il ne s'accuse pas.

VICTOR.

Il se courbe! et maintenant repentant de ses torts, il avoue qu'il a méconnu ses devoirs envers votre maison, qu'il a oublié le respect qu'il devait à vos cheveux blancs.

BERNARD.

Mais c'est à l'offensé qu'il doit adresser des excuses.

VICTOR, *voyant Gaston qui plie les genoux.*

Le coupable lui demande pardon.

BERNARD.

Bien, Victor, ce que tu as fait est juste et loyal.

VICTOR, *allant à Bernard.*

Oh! je le sais, mon père.

BERNARD.

Monsieur Gaston, votre main. — La tienne, Victor. (*Bernard qui a pris les mains des deux jeunes gens et les réunit.*) Bien!... bien!... (*Remontant vers le fond, les portes s'ouvrent.*) Messieurs, le passé est oublié... Monsieur Gaston de Montclar accepte les excuses de mon fils.

GASTON, *à voix basse, tenant toujours la main de Victor.*

Je suis quitte envers votre père.

VICTOR.

Demain je serai quitte envers vous.

ACTE III.

Un petit salon de l'hôtel.

SCENE I.

HÉLÈNE, *seule, assise près d'une fenêtre latérale. Une bougie qui brûle sur un guéridon près d'elle annonce qu'elle a passé la nuit; le jour commence à paraître. Regardant une pendule sur la cheminée.*

Marie ne revient pas... Trois heures d'attente! trois heures d'agonie!... Oh! Gaston ne se battra pas.. il aura pitié de moi... Cette lettre que lui portait Marie... cette lettre baignée de mes larmes .. je l'ai écrite à genoux... et j'étais folle de douleur en l'écrivant... oui, folle!... (*Elle pleure.*) Oh! c'est que la vie de Gaston c'est ma vie... Pour empêcher ce duel j'ai tout oublié... Pour son honneur offensé je lui donne le mien... Oui, s'il l'exige je partirai .. Le mépris du monde, la misère, le remords, j'accepte tout... mais qu'il vive, mon Dieu! qu'il vive!.. Ah! j'ai bien entendu... Oui, on a refermé la porte de la rue... Est-ce encore, comme tout à l'heure, une autre que Marie qui rentre dans l'hôtel?... Non, cette fois... On monte le petit escalier... C'est elle..., enfin, c'est elle!...

SCENE II.

HÉLÈNE, MARIANNE.

HÉLÈNE, *courant à Marianne.*

Un mot, Marie, un mot qui me rassure ou qui me tue... Se battra-t-il?

MARIANNE, *avec joie.*

Non, madame...

HÉLÈNE.

Ah! sauvé!...

MARIANNE.

Oui, madame... monsieur Victor est sauvé!

HÉLÈNE, *se remettant.*

Dieu soit loué!... Mais que vous a dit monsieur de Montclar? Vous l'avez vu?... Vous lui avez parlé?... Il a lu ma lettre!...

MARIANNE.

Vous m'aviez dit: Cette lettre empêchera le duel... Si elle arrive à monsieur de Montclar, plus rien n'est à craindre pour Victor... Aussitôt je suis partie... Mais, depuis un mois à peine à Paris, je me perdais sans cesse au milieu de rues désertes, inconnues, et le jour commençait à poindre lorsque, haletante de fatigue, j'arrivai enfin chez monsieur de Montclar. Il venait de rentrer, m'a dit son concierge, et ne pouvait recevoir personne. Je priai cet homme avec une telle instance, qu'effrayé de mon trouble, de ma pâleur... il se décida à me conduire... Là, nouvel obstacle... Un valet impitoyable me repousse.. la porte va se refermer sur moi... Oh! alors, madame, j'oublie votre recommandation expresse, j'oublie tout et je crie à ce valet: De la part de madame la comtesse de Saint-André, il y va de la vie!... Aussitôt il m'introduisit chez son maître .. Monsieur de Montclar m'accueillit avec quelque défiance d'abord Est-ce bien madame de Saint-André qui vous envoie? Sans répondre, je présentai votre lettre .. En la parcourant monsieur de Montclar pâlit... sa poitrine était oppressée... ses mains tremblaient... Enfin il se lève et vient à moi... Je ne puis écrire à madame de Saint-André en ce moment, mais rassurez-la... Dites-lui que monsieur Victor ne court aucun danger. — Vous ne vous battrez donc pas? m'écriai-je. — Je ferai ce que désire madame de Saint André... J'étais si heureuse... de la nouvelle que j'allais vous apporter que je couvris de baisers et de larmes la main que me tendait ce jeune homme... Je n'entendais plus... je ne voyais plus... Pourtant, au retour, et comme si une invisible main m'eût guidée... je retrouvai seule et sûrement ma route... Oh! c'est qu'après vous avoir inspirée, Dieu me conduisait, madame!

HÉLÈNE.

Marie, je n'oublierai pas le zèle que vous avez mis à me servir... Oh! je sais que veuve d'un ancien camarade de monsieur de Saint-André, vous êtes restée fidèle au souvenir du passé; vous vous montrez dévouée au général et à son fils. Mais comme l'un et l'autre doivent ignorer ce que vous avez fait pour eux cette nuit, je me chargerai seule de reconnaître ce service.

MARIANNE, *éteignant la bougie.*

Voilà le jour tout à fait venu... Ne pensez-vous pas à prendre quelques instants de repos?

HÉLÈNE, *à part.*

Du repos!

MARIANNE.

Monsieur de Saint-André, qui est très-matinal, traverse d'ordinaire ce petit salon pour descendre au jardin...

HÉLÈNE.

Vous avez raison, Marie... Il ne faut pas qu'il sache... Je vais rentrer chez moi. (*A part.*) Monsieur de Saint-André... Oh! j'ai peur à présent de ce que j'ai fait. (*Elle rentre par la porte au premier plan à gauche.*)

SCENE III.

MARIANNE, *seule.*

J'ai tout deviné... tout compris... Bernard, la noble demoiselle a fait bon marché de ton honneur... C'est chez l'amant de ta femme que je suis allée ce matin... c'est devant lui que je me suis humiliée... Que m'importe! j'ai sauvé notre enfant...

SCENE IV.

MARIANNE, MARTIAL, VICTOR. (*Victor arrive par la droite et Martial par le fond. Tous deux entrent vivement.*)

VICTOR, *à Martial.*

Te voilà... Eh bien!... et monsieur de Montclar?...

MARTIAL, *montrant Marianne.*

Motus, nous ne sommes pas seuls.

MARIANNE, *se retournant au bruit.*

Déjà levé, monsieur Victor... (*Avec inquiétude.*) Est-ce que

vous sortez?

VICTOR.

Non, Marie : l'impatience m'a tenu éveillé... J'attends ce matin M. de Bussières, et...

MARIANNE, *souriant.*

Ah! oui... je comprends...

MARTIAL, *bas à Victor.*

Il faut que je vous parle.

VICTOR.

Marie... j'ai oublié ma montre sur mon bureau, voulez-vous bien me l'aller chercher?

MARIANNE.

Oui, monsieur... (*Regardant Victor et s'approchant de Martial.*) Martial, il n'est rien survenu de nouveau?

MARTIAL.

Non, rien... rien du tout.

VICTOR.

Marie...

MARIANNE.

Pardon, monsieur, pardon... (*A part.*) Si c'est monsieur de Montclar qu'il attend, monsieur de Montclar ne viendra pas. (*Elle sort à droite.*)

SCENE V.

MARTIAL, VICTOR.

MARTIAL, *à part.*

Pauvre Marianne! retrouver son fils au moment où peut-être... Oh! non, Dieu ne serait pas juste.

VICTOR.

Tu peux parler maintenant... Monsieur de Montclar.

MARTIAL.

Je le quitte... quand je lui ai dit que vous vous mettiez à sa disposition, il a hésité un moment... puis il m'a répondu ces seuls mots : A la porte Maillot... à huit heures... l'épée... là-dessus j'ai salué, et me voilà! (*Il soupire.*)

VICTOR, *à part.*

Oh! mon père, tu seras vengé! (*A Martial lui tendant la main.*) Merci... Qu'as-tu donc?... ta main tremble.

MARTIAL.

Ah! c'est que je viens de faire là une chose... Milzieux! j'aurais mieux aimé m'aller mettre à la bouche d'un canon!

VICTOR.

A toi, vieux camarade de mon père, à toi jaloux de son honneur comme tu tien... j'ai dû tout t'avouer... ne t'es-tu pas écrie : Il faut le tuer cet homme!

MARTIAL.

C'est vrai... mais j'entendais faire cette besogne-là moi-même, et, jour de Dieu! elle aurait été bien faite.

VICTOR.

Tu oubliais que ma main peut tenir une épée... tu oubliais enfin que toute offense faite à mon père est un outrage pour moi, et que pour laver un outrage il faut ou le sang de l'offenseur, ou celui de l'offense!

MARTIAL.

Oh! ne me dites pas cela... ne me dites pas que ce muscadin peut vous toucher, ça me rendrait fou... Savez-vous quelle idée m'était venue tout à l'heure en me trouvant face à face avec monsieur de Montclar... je voulais le souffleter devant ses gens... et s'il avait refusé de s'aligner avec un roturier, comme il nous appelle... eh bien! d'un tr.s, d'un seul bras, je l'aurais jeté par les fenê res... (*A lui-même*) . écidem.nt, elle était bonne mon idée... et j'ai encore plus de temps qu'il n'en faut pour...

VICTOR.

Martial, veux-tu donc qu'on dise : le général de Saint-André était un brave, mais son fils n'est qu'un lâche!

MARTIAL.

Non, par Dieu! je ne le veux pas!

VICTOR.

Tu te contenteras donc d'être mon témoin... Va m'attendre avec les fleurets dans le jardin; nous partirons par la petite grille dont tu as la clef

MARTIAL.

C'est convenu... (*Revenant.*) Est-ce qu'avant de partir, vous n'irez pas serrer la main de votre père?... Pauvre cher homme, s'il savait!...

VICTOR.

Je l'ai vu... il était déjà en conférence avec son notaire... la présence de monsieur Dabrin était vraiment providentielle, le général n'a pu m'adresser devant lui des questions qui m'eussent embarrassé... et il ne s'est pas aperçu que mon front brûlait... Je lui ai dit adieu.., il n'a pas remarqué que des sanglots étouffaient ma voix... Oui, pardonne-moi, Martial... en voyant, pour la dernière fois peut-être, ce beau et noble visage, je pleurais... Oh! c'est que je l'aime tant, mon père!

MARTIAL.

On vient...

VICTOR.

Marie, sans doute.

MARTIAL.

Remettez-vous... prenez garde! si elle se doutait de quelque chose, elle serait bien malheureuse... bien tourmentée aussi la pauvre femme!

VICTOR.

Oui, elle est bonne, dévouée; elle a reporté sur moi une partie de l'attachement qu'elle a pour mon père... je ne voudrais pas l'inquiéter... Sois tranquille... elle ne saura rien.

MARTIAL.

Je vous laisse avec elle... et je vais démoucheter les fleurets. (*A part.*) C'est égal, j'avais eu une bonne idée ce matin!

SCENE VI.

VICTOR, MARIANNE.

MARIANNE.

Voilà ce que vous m'avez demandé, monsieur. (*Elle lui donne sa montre.*)

VICTOR.

Merci, Marie... merci pour tous les bons soins que vous m'avez prodigués depuis que vous êtes ici... je voudrais pouvoir les reconnaître.

MARIANNE.

Oh! monsieur...

VICTOR.

Et les reconnaître aujourd'hui.

MARIANNE, *surprise.*

Aujourd'hui!

VICTOR.

Il se peut que je ne vous revoie pas, Marie...

MARIANNE, *effrayée.*

Oh! mon Dieu!

VICTOR, *vivement.*

Une mission m'a été donnée par le ministre... un ordre de départ peut arriver dans la journée, et je devrai me mettre en route immédiatement.

MARIANNE, *à part.*

Je respire. (*Haut.*) Et mademoiselle de Bussières?

VICTOR.

Etre utile à mon pays, n'est ce pas me rendre plus digne de celle que j'aime?... Mais on ne se sépare pas sans regrets de tous ceux qu'on a chéris... Mon père, auquel vous n'avez pu cacher longtemps votre présence ici, mon père me disait ce matin encore : Aime et respecte Marie... ce n'est point une servante, c'est une amie... une véritable amie... Je le savais déjà... La semaine dernière, lorsque ce violent accès de fièvre me contraignit de garder la chambre, vous êtes venue, aussitôt votre service fait, vous installer à mon chevet, et malgré moi vous avez veillé toute la nuit comme l'aurait fait ma mère, si Dieu me l'eût conservée... Oh! je vous ai bien vue... mes paupières appesanties se soulevaient par moments... vous avez passé cette nuit à prier, ou bien encore à regarder ce portrait d'enfant (*Il le tire de sa poche.*) que mon père portait toujours avec lui, et qu'il ne m'a rendu que lorsqu'il ne pouvait plus le voir.

MARIANNE.

C'est vrai, monsieur... Ce médaillon me rappelait un enfant aussi.

VICTOR.

Le vôtre?

MARIANNE.

Oui... que j'ai perdu.

VICTOR.

Il est mort ?

MARIANNE.

Oh! non, grâce à Dieu, il existe!... Il est beau, il est brave... mais il est loin, bien loin, et ne me sera peut-être jamais rendu... Cet enfant, qui a votre âge, a quelques-uns de vos traits, et quand je regardais votre image, je croyais le voir lorsque tout jeune je le berçais dans mes bras... Quand je vous veillais, je le croyais revenu près de sa mère... Quand je priais pour vous, je croyais prier pour lui.

VICTOR.

Bonne Marie, je ne puis vous rendre ce fils qui doit aimer sa mère comme j'aurais aimé la mienne... mais je puis aider à tromper votre tendresse... Marie, prenez ce médaillon, il vous rappellera votre fils, et au souvenir de votre enfant se joindra parfois celui de Victor, n'est-ce pas ?

MARIANNE, *étouffant ses sanglots.*

Oh! oui... toujours, toujours...

VICTOR.

J'entends du bruit chez madame de Saint-André... Elle vient ici... Je vous laisse... Adieu, Marianne, adieu...

MARIANNE.

Où allez-vous donc?

VICTOR.

Au jardin, attendre monsieur de Bussières ou l'ordre du ministre... Pendant mon absence, si je pars, Marie, ne quittez plus mon père. (*Il sort vivement.*)

SCENE VII.

MARIANNE, *puis* HÉLÈNE.

MARIANNE.

Partir... lui, Victor!... Oh! je dois désirer qu'il s'éloigne à présent, car je tremblerais toujours qu'une nouvelle rencontre... Oh! Bernard, je serai moins à plaindre que toi... je pourrai le voir, moi, à chaque instant du jour!... (*Elle regarde le médaillon.*)

HÉLÈNE, *à part.*

C'en est fait, je dois tenir la promesse faite à Gaston... Dans une heure j'aurai quitté cet hôtel pour n'y plus rentrer... J'ai écrit à mon père, au général... Mais quand ils recevront ces lettres nous serons à l'abri de toutes poursuites. (*Apercevant Marianne.*) Marie!

MARIANNE, *cachant vivement le médaillon.*

Madame!

HÉLÈNE, *à part.*

Je puis me fier à cette femme. (*Haut.*) Il y a trois jours, vous m'avez accompagnée chez Bapst, mon joaillier.

MARIANNE.

Oui, madame.

HÉLÈNE.

Vous saurez bien aller seule chez lui?

MARIANNE.

Oui.

HÉLÈNE.

Ecoutez-moi... Un motif grave... très-grave, m'oblige à vendre mes diamants.

MARIANNE.

Vous, madame?

HÉLÈNE.

Dans la prévision de ce qui arrive, j'avais demandé au joaillier à quelle somme il estimait toutes les pierreries rassemblées dans cet écrin... Pour moi, m'a-t-il dit, elles valent cinquante mille francs; et quand madame la comtesse voudra changer ses parures, je tiens cette somme à sa disposition. Marie, prenez cet écrin, courez chez Bapst, donnez-lui aussi ce billet, et apportez-moi les valeurs qu'il vous remettra en échange; mais ne parlez de cela à personne, et ne remettez le prix de ces diamants qu'à moi... à moi seule... Allez, Marie. (*Marianne hésite.*) Allez!... je le veux. (*Pendant ce qui vient de se dire, le général est entré sans être entendu, il s'est arrêté, a écouté, et Marianne le trouve sur son passage quand elle s'apprête à sortir.*)

BERNARD.

Marie!

HÉLÈNE, *à part.*

Le général!

MARIANNE, *de même.*

Bernard!

BERNARD.

Marie, reportez cet écrin dans l'appartement de la comtesse... Allez, Marie, allez... je vous en prie, moi. (*Marie sort par la gauche.*)

SCÈNE VIII.

BERNARD, HÉLÈNE.

BERNARD.

Où envoyez-vous donc Marie?...

HÉLÈNE, *à part.*

Il nous écoutait peut-être.

BERNARD.

Vous vouliez vendre vos diamants, n'est-ce pas?

HÉLÈNE.

Monsieur...

BERNARD, *avec douceur.*

Je sais tout.

HÉLÈNE, *se couvrant la figure de ses mains.*

Ah!

BERNARD.

Vous auriez eu de tout cela soixante mille francs à peine... et pour ce que vous aviez résolu de faire, cela ne suffisait pas.

HÉLÈNE, *à part.*

Que veut-il dire?

BERNARD.

C'est deux cent mille francs qu'il fallait à votre père.

HÉLÈNE, *à part.*

A mon père!...

BERNARD.

J'espérais que, fidèle à la parole qu'il m'avait donnée, monsieur de Beauferrand vous aurait laissé tout ignorer... Je voulais vous épargner même un instant d'inquiétude ou de chagrin... Pour cela, je vous avais caché la visite que m'a faite hier monsieur le marquis. Je suis perdu! m'avait-il dit avec des sanglots.

HÉLÈNE, *à part.*

Perdu!...

BERNARD.

J'ai joué plus que je ne possédais... Un coup de bourse imprévu, impossible à prévoir, m'a fait débiteur d'une somme que je ne puis payer... Cette dette, je le sais, n'est pas exigible, car rien ne la constate; je n'ai rien écrit, rien signé... Mais on a cru à ma parole, et ne pas payer, c'est le déshonneur... Je l'ai remercié d'avoir eu confiance en moi. Pour la première fois j'ai remercié Dieu qui m'a retiré la lumière, je n'ai pas vu rougir ce vieillard. Votre dette sera payée, lui ai je dit en l'embrassant, payée tout entière. Depuis une heure, grâce aux soins de mon notaire, monsieur de Beauferrand a soldé son créancier. Pour cela, j'ai donné sans hésiter une partie de ma fortune... je l'aurais donnée tout entière.... L'honneur de monsieur de Beauferrand, c'est le vôtre, mon Hélène, et je dois sauvegarder son honneur comme vous avez sauvegardé le mien.

HÉLÈNE, *tombant à genoux.*

Oh! malheureuse! malheureuse!...

BERNARD, *avec bonté.*

Ne pleurez pas, Hélène, ne me remerciez pas surtout... Qu'ai-je donc fait?... Je ne vous sacrifie, moi, qu'un peu d'or, et vous, chère enfant, vous m'avez sacrifié vos rêves de jeune fille. . Au vieux soldat infirme, vous n'avez pu donner votre amour, mais vous avez entouré de tant de respect ses cheveux blancs, qu'il s'en pouvait parer comme d'une couronne... Ange de patience et de douceur, vous guidez pieusement ses derniers pas, et quand il descendra dans la tombe, il emportera son honneur intact et pur comme il vous l'avait confié, n'est-ce pas, ma fille?...

HÉLÈNE, *avec des sanglots.*

Oh! oui, oui, monsieur, je vous le jure...

BERNARD.

Pas de serments. En est-il donc besoin entre nous? (*Il la relève.*) Vous approuvez ce que j'ai fait (*Il lui baise le front.*) M'en voilà payé.

HÉLÈNE, *à part.*

Oh! qu'allais-je faire, mon Dieu! qu'allais-je faire!...

BERNARD.

Cette malheureuse affaire m'a occupé toute la nuit... Ajoutez à cela la ridicule querelle que Victor a cherchée à monsieur de

Montclar et qui m'a fort ému... Bref, je n'ai pas reposé un moment (*Il s'assied à gauche.*) Maintenant que tout est fini, je sens qu'une heure de sommeil me remettrait... (*Il tire un flacon de sa poche.*) Hélène, versez-moi quelques gouttes d'opium dans un verre d'eau.

HÉLÈNE.

Prenez garde, l'abus de ce narcotique est dangereux.

BERNARD.

Oui, l'abus serait la mort; mais l'usage, c'est le repos. (*Hélène fait ce que lui demande Bernard. Sur un guéridon, à droite, près du fauteuil, elle a trouvé un plateau, une carafe et un verre.*)

SCÈNE IX.

BERNARD, MARIANNE, HÉLÈNE.

MARIANNE.

Une lettre pour madame.

HÉLÈNE.

Pour moi!

BERNARD.

Lisez, mon enfant, lisez.. Marie me servira.

HÉLÈNE, *regardant l'écriture de la lettre et la prenant vivement. A part.*

De lui!

MARIANNE, *présentant le verre à Bernard, à voix basse*

Oh! je suis bien heureuse.

BERNARD, *de même, après avoir bu.*

Heureuse?

HÉLÈNE, *à part.*

Mes lettres!

MARIANNE, *plus bas.*

Victor m'a donné son portrait.

BERNARD.

Tais-toi, Marianne, tu m'as promis d'être prudente.

MARIANNE.

Oh! oui... toujours.

BERNARD.

Qui donc vous écrit, Hélène?... Votre père, peut-être?

HÉLÈNE, *tout occupée de ce qu'elle lit.*

Oui, oui, monsieur, c'est lui.

BERNARD, *à demi endormi.*

Il est tranquille maintenant... je vais réparer ma mauvaise nuit. (*Il s'endort tout à fait.*)

HÉLÈNE, *lisant.*

« Chère Hélène, j'aurais voulu mériter le suprême sacrifice que » vous offrez de faire à notre amour; mais M. Victor m'envoie » un défi auquel je ne puis repondre qu'avec mon épée... » Grand Dieu! (*Continuant.*) « Je n'oublierai pas que mon adver» saire est le fils de M. de Saint-André... Je ne ferai donc que » de me défendre... Je vous renvoie toutes vos lettres... Si l'is» sue du combat doit m'être fatale, rien après moi ne pourra » compromettre celle que j'ai tant aimée... » Oh!... (*Elle tombe sur un fauteuil en sanglotant.*)

MARIANNE, *allant à Hélène.*

Qu'avez-vous donc, madame?

HÉLÈNE.

Ah! Marie... où est Victor?

MARIANNE.

Monsieur Victor vient de partir pour aller chez monsieur de Bessières.

HÉLÈNE.

Plus de doute... (*A part.*) Et Gaston ne veut que se défendre. Oh! ce Victor le tuera...

MARIANNE.

Pourquoi me demandez-vous si monsieur Victor?...

HÉLÈNE.

Il vous a trompé, Marie... C'est pour aller se battre qu'il est sorti.

MARIANNE, *avec effroi*

Se battre!

HÉLÈNE, *lui montrant Bernard.*

Plus bas!... plus bas!...

MARIANNE, *avec désespoir.*

Oh! mais c'est impossible, madame...

HÉLÈNE.

Monsieur de Montclar, defié, provoqué, n'a pu refuser le combat... il me l'écrit (*Continuant de lire.*) « Si le sort des ar» mes m'est favorable, vous en serez instruite par l'envoi de » votre éventail, oublié par vous au château, et que je devais » vous rapporter. »

MARIANNE.

Il faut empêcher ce duel, madame; il faut courir au lieu du combat, les séparer en se jetant entre eux.

HÉLÈNE.

Oui.

MARIANNE.

Et je vous accompagnerai, n'est-ce pas?

HÉLÈNE.

Je vais envoyer chercher une voiture, et je saurai le lieu de leur rencontre... Tout à l'heure je repasserai par ce salon, et je vous ferai signe de me suivre... Jusque-là, restez auprès du général, et qu'il ne puisse se douter de rien.

MARIANNE.

C'est lui, madame, lui que vous sauverez en sauvant Victor. Hâtez-vous! hâtez-vous!

SCÈNE X.

MARIANNE, BERNARD.

MARIANNE, *à elle-même.*

Il est allé se battre... Cet adieu, que tout à l'heure il m'envoyait avec un sourire, cet adieu serait éternel... Oh! non, non. Vous ne le permettrez pas, mon Dieu!... Et quand il me parlait, ici, quand il pressait ma main, quand il me donnait ce portrait... je n'ai rien compris, rien deviné!... Oh! je n'ai donc le cœur d'une mère...

BERNARD, *s'éveillant.*

Marie!

MARIANNE, *se remettant.*

Ah!

BERNARD.

Êtes-vous là?

MARIANNE.

Oui... oui, monsieur.

BERNARD.

Donnez-moi mon verre... ou plutôt... non... non... Je ne veux pas dormir... Ce sommeil de quelques minutes était affreux... Je sentais là... au cœur... comme la pointe d'une épée... Et en ce moment encore... il me semble que je suis couvert de sang.

MARIANNE.

Du sang!... (*A part.*) C'est un présage peut-être!... Que cette femme tarde à venir!...

BERNARD

La comtesse n'est plus là?

MARIANNE, *sans répondre, et à elle-même.*

Que fait-elle donc?

BERNARD.

Où est-elle? (*Bruit de voiture.*)

MARIANNE, *courant à la fenêtre.*

Ah! partie!... partie sans moi!

BERNARD.

Qui donc vient de partir?

MARIANNE, *avec désespoir.*

Elle arrivera trop tard... malheureuse! malheureuse!

BERNARD, *se levant et saisissant la main de Marianne.*

Marianne... vous pleurez... votre main est tremblante et glacée... on me cache quelque chose, Marianne... tu ne me tromperas pas, toi... que se passe-t-il?... parle... je le veux!

MARIANNE.

Oh! ne m'interroge pas... ne me retiens pas, Bernard... laisse-moi le sauver s'il en est temps encore. (*Ici un domestique paraît et pose sur un guéridon, près de la porte du fond, un étui en chagrin.*)

LE DOMESTIQUE.

Pour madame la comtesse, de la part de monsieur Gaston de Montclar. (*Il sort immédiatement.*)

MARIANNE, *à part.*

Ah! le signal peut-être! (*Elle se dégage des mains de Bernard,*

BERNARD.

Oui, à toi... qui aurais permis qu'un enfant jouât sa vie et lle de son père pour une sotte querelle... Martial, si ce duel avait pas un autre motif, si tu ne te justifies pas en me disant vérité... Martial, je te dirai que tu es un insensé!

MARTIAL.

Possible!

BERNARD, *s'animant.*

Un misérable!

MARTIAL, *se contenant.*

Hein!

BERNARD, *éclatant.*

Un lâche!

MARTIAL, *s'oubliant.*

Jour de-Dieu!... si tu le prends comme ça, Bernard...

BERNARD.

Eh bien?

MARTIAL, *même jeu.*

Eh bien, je te prouverai que je me connais aussi bien que toi en honneur... Et puisque tu le veux, puisque tu m'y forces, je te dirai...

BERNARD, *à part.*

Allons donc!

MARTIAL, *à part.*

Et mon serment...

BERNARD.

Tu me diras?

MARTIAL, *qui s'est remis.*

Que le général Bernard, qui est un brave, ne peut pas vouloir garder chez lui un lâche... et qu'en conséquence, je me donne mon compte... Adieu, général.

BERNARD.

Martial!

MARTIAL, *s'arrêtant.*

Hein?

BERNARD, *à part.*

Je ne saurai rien comme cela... (*Haut.*) Martial! je te défends de t'en aller.

MARTIAL.

D'abord, vous n'avez plus d'ordres à me donner.

BERNARD.

Viens ici.

MARTIAL.

Je viendrai si ça me plaît.

BERNARD.

Je le veux.

MARTIAL.

Heureusement que je le veux aussi... Sans ça...

BERNARD.

Donne-moi mon flacon de rhum et deux verres.

MARTIAL.

Vous allez boire des deux mains? (*Il le sert sur un guéridon.*)

BERNARD, *s'asseyant.*

A présent, approche un siége.

MARTIAL.

Voilà.

BERNARD.

Place-toi là... Je t'ai un peu maltraité tout à l'heure.

MARTIAL, *s'asseyant.*

Un peu?... Merci, si un autre que vous...

BERNARD.

Allons, voyons, mauvaise tête... le sergent Bernard te demande pardon.

MARTIAL, *lui prenant la main.*

Oh! général...

BERNARD.

Et de plus, je te prie de trinquer avec moi, comme au bon temps... Tu sais bien que nos querelles finissaient toujours ainsi... Allons, verse.

MARTIAL, *à part.*

Ah! je comprends... Finot, va... il espère que le rhum me fera jaser.

BERNARD.

Verse donc... est-ce que tu me garderais rancune?

MARTIAL.

Du tout. (*A part.*) Il n'y voit pas. (*Il prend une carafe sur la cheminée et se verse de l'eau après avoir versé du rhum à Bernard.*) Je ne boirai que de l'eau.

BERNARD.

Buvons!

MARTIAL.

Buvons!

BERNARD.

Dis donc, ce rhum-là vaut un peu mieux que celui qu'on nous versait à la cantine.

MARTIAL.

Oui, oui... (*A part.*) Pouah! que c'est fade!

BERNARD.

Redoublons!

MARTIAL.

Voilà! (*Il le sert.*)

BERNARD.

Tu ne t'oublies pas, j'espère...

MARTIAL, *se versant.*

Jamais. (*A part.*) Moitié eau, moitié rhum, ça passera mieux. (*Il boit.*) Ça n'est pas encore fameux.

BERNARD.

Dis donc, Martial... je me crois encore au bivouac.

MARTIAL.

La veille d'Austerlitz... vous en souvenez-vous?

BERNARD.

Oui... oui... je venais d'être nommé chef de bataillon... Donne-moi donc ton verre.

MARTIAL, *hésitant.*

C'est que...

BERNARD.

Oh! la main est encore ferme.

MARTIAL.

Assez, général... assez... mulzieux!... (*A part.*) Il n'y a plus de place pour l'eau... je vas en faire. (*Il boit tout d'un trait.*) Fichtre! j'ai tout bu.

BERNARD.

Encore un verre.

MARTIAL.

Non, merci... j'en ai assez. (*Il reprend la carafe. — A part.*) Minute... mélangeons... mélangeons ferme. (*Pendant ce temps, Bernard a rempli le verre de Martial.*) Il est trop tard... complet...

BERNARD.

Y es-tu?

MARTIAL.

Oui, général. (*A part.*) Accomplissons le sacrifice. (*Il boit.*)

BERNARD.

Martial!

MARTIAL, *lui retirant la bouteille.*

Général, vous allez vous échauffer... ne buvons plus.

BERNARD.

Soit!... causons.

MARTIAL, *à part.*

Sentinelle, prenez garde à vous!

BERNARD.

Pendant que nous sommes seuls... dis-moi, Martial, là-bas.. sur le terrain... as-tu été content de Victor?

MARTIAL.

Enchanté!.. Il y allait d'un cœur!.. et sans une touffe d'herbes qui l'a fait glisser .. vive Dieu!... il envoyait le Montclar où il méritait d'aller. (*Sans y faire attention il se verse et boit.*)

BERNARD.

Qu'a-t-il donc fait, ce pauvre jeune homme?

MARTIAL.

Ce qu'il a fait, le muscadin?... ce qu'il a fait?... Je ne veux pas y penser... (*Il boit.*)

BERNARD.

Et moi je veux le savoir.

MARTIAL, *étourdi.*

J'ai promis de ne rien dire... D'ailleurs, il y a quelqu'un ici qui en sait plus long que moi là-dessus.

BERNARD.

Qui donc?

MARTIAL, *buvant toujours.*

Tenez, général, ça va bien vous étonner; mais depuis hier, je crois que j'aime moins l'Empereur.

BERNARD.

Hein?

MARTIAL.

C'est lui qui est cause de tout... Oui, si votre fils a failli se faire tuer ce matin... eh bien, c'est sa faute à ce grand homme.

BERNARD, *à part.*

Ah! le drôle a trop bu.

MARTIAL.

Il a fait de fort belles choses, c'est vrai, c'est connu... mais il a fait votre mariage, et je ne lui pardonnerai jamais ça... (*Il boit.*) non... jamais.

BERNARD.

Mon mariage... Que signifie?

MARTIAL.

Comme s'il n'avait pas pu prévoir que lorsque vous auriez soixante ans votre femme n'en aurait que vingt-deux... Comme s'il n'avait pas su qu'un mari n'y voit jamais trop, et que vous, général, vous ne verriez jamais rien... Aussi, qu'est-il arrivé? C'est que d'autres ont vu pour vous. Monsieur Victor n'a pas eu les yeux brûlés par un boulet, lui! et de même qu'il avait regardé pour son père, eh bien! il s'est battu pour lui!

BERNARD, *qui écoutait en se contenant à peine, éclatant.*

Ah!... Je savais bien que tu parlerais...

MARTIAL, *revenant à lui.*

Hein? Qu'est-ce que j'ai dit?

BERNARD.

Ainsi, c'est pour moi que mon fils a risqué sa vie... C'est contre un amant de la comtesse que Victor...

VICTOR, *entrant par la gauche.*

Vous m'appelez, mon père!

SCÈNE III.

LES MÊMES, VICTOR.

BERNARD.

Victor... mon enfant!... (*Il se découvre avec respect devant son fils.*)

VICTOR, *courant à lui.*

Mon père... qu'avez-vous?... Vous pleurez?...

MARTIAL, *bas à Bernard.*

Motus!

BERNARD.

Oh! laisse-moi t'embrasser, mon fils bien-aimé!... Le trésor qu'on a craint de perdre devient plus précieux encore... et tu es mon trésor... mon orgueil .. ma vie!... Laisse-moi sentir battre ton cœur sur le mien... Laisse mes mains faibles et tremblantes presser cette main jeune et ferme qui protége et qui venge... Oh! Martial m'a tout dit.

MARTIAL, *à part.*

Patatras!

VICTOR, *regardant Martial avec reproche.*

Martial!

BERNARD.

Ah! tu m'avais trompé!...

MARTIAL, *bas à Bernard.*

Général!

BERNARD, *se reprenant.*

Cette réconciliation... n'était pas sincère... Tu t'étais entendu avec monsieur de Montclar pour lui donner une autre reparation... Oui, Martial m'a dit tout cela.

MARTIAL, *bas à Bernard.*

Merci, général, merci!

VICTOR, *à part.*

Je respire... (*Haut.*) Me pardonnerez-vous, mon père?

BERNARD, *s'oubliant encore.*

Te pardonner... à toi... bon et fidèle gardien de notre honneur... car c'est pour lui que tu te battais... c'est pour lui que tu as donné ton sang...

MARTIAL, *vivement.*

Bon!... voilà bien du bruit pour une piqûre!...

VICTOR.

Si légère, que je suis descendu pour vous donner le bras... car c'est l'heure de votre promenade accoutumée.

BERNARD.

Merci, mon ami... ce matin c'est Martial qui te remplacera.

MARTIAL.

Moi, général... c'est que... j'ai mon service, et... (*Regardant vers le fond.*) Tenez, voilà des chevaux qui sortent de l'écurie et je ne leur ai pas donné mon coup d'œil.

BERNARD, *bas et lui serrant le bras.*

Tu ne m'as pas tout dit et je veux tout savoir.

VICTOR, *à part, regardant vers le fond.*

La voiture de la comtesse attelée si tôt... (*Haut.*) Puisque vous le voulez, mon père, je cède la place à Martial. (*Bas à Martial.*) Sois prudent!

MARTIAL, *à part.*

La recommandation vient bien.

BERNARD.

Allons!

MARTIAL, *sortant et regardant le carafon de rhum presque vide.*

Je n'avais pourtant bu que de l'eau. (*Ils sortent par le fond.*)

SCÈNE IV.

VICTOR, *puis* LE CHASSEUR *et* HÉLÈNE.

VICTOR, *le regardant sortir.*

Pauvre père! Oh! cette femme ne le trompera plus. (*Ici un chasseur paraît au fond et se dispose à entrer à gauche.*) Auguste, que voulez-vous?

LE CHASSEUR.

Je vais prévenir madame que la voiture est prête.

VICTOR.

Madame la comtesse devait sortir ce matin avant sept heures?

LE CHASSEUR.

Oui, monsieur.

VICTOR.

Et vous l'accompagnez?

LE CHASSEUR.

Oui, monsieur.

VICTOR.

Pourquoi n'avez-vous pas votre grande livrée?

LE CHASSEUR, *embarrassé.*

C'est que... pour aller où nous allons... je ne la mets pas d'ordinaire.

VICTOR, *se contenant.*

C'est bien... madame a changé de projet... elle ne sortira pas ce matin. (*Ici Hélène paraît et entend ces derniers mots. Elle est enveloppée d'une pelisse et a un chapeau.*)

LE CHASSEUR, *montrant Hélène à Victor.*

Mais, monsieur... voilà madame...

VICTOR, *sévèrement au Chasseur, après avoir salué Hélène.*

Je vous répète que madame la comtesse ne sort pas... faites dételer.

HÉLÈNE.

Auguste, attendez pour cela que je vous aie rappelé... Allez, je vous sonnerai. (*Le Chasseur sort.*)

SCÈNE V.

VICTOR, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Depuis quand, monsieur, donnez-vous des ordres contraires aux miens? De quel droit prétendez-vous gêner ou contrôler mes actions?... ne suis-je plus ici chez moi?... et mes gens doivent-ils, en ce qui me concerne, au moins, connaître une autre volonté que la mienne?

VICTOR.

Madame, j'ai eu tort, je le reconnais, d'avoir intimé devant vous, à ce valet, un ordre qu'à ma prière, j'en suis sûr, vous auriez donné vous-même.

HÉLÈNE.

Moi!

VICTOR.

Si la vie de mon père était en danger et si votre absence surtout devait accroître ce danger, sortiriez-vous, madame?

HÉLÈNE.

Non, sans doute, mais monsieur de Saint-André, que je vois

se promener dans le jardin, n'est point malade et...

VICTOR.

Si monsieur de Saint-André savait ce que je sais, madame, s'il savait où vous allez... croyez-vous, qu'ainsi que son honneur, sa vie ne serait point en danger?

HÉLÈNE.

Je ne vous comprends pas, monsieur.

VICTOR.

Par pitié, madame, n'exigez pas de moi une explication qui, plus étendue, forcerait au moins l'un de nous deux à rougir..... Ne me laissez pas m'écarter du respect que je dois à madame de Saint-André... Vous savez pourquoi je me suis battu... (*mouvement d'Hélène*) vous le savez... mais mon père l'ignore encore, et vous voudrez, j'espère, qu'il l'ignore toujours... Écoutez-moi bien, madame : blessé par mon adversaire, je voulais continuer le combat; s'il a cessé, c'est que sur sa foi de gentilhomme, Gaston a promis de respecter à l'avenir le nom que nous portons, c'est qu'enfin il a juré de ne plus vous voir... Ne le faites pas manquer à cette promesse, car alors je le tuerais ou je mourrais de sa main... et si le sort des armes devait m'être fatal, ne croyez pas pour cela à l'impunité, car, certain que le remords ne pourrait plus entrer dans votre âme, j'aurais instruit le noble vieillard, qui trouverait encore dans son indignation assez d'énergie et de force pour venger et son fils et son honneur!.. Vous m'avez compris et vous n'irez point chez monsieur de Montclar, n'est-ce pas, madame? (*Il sonne.*)

HÉLÈNE.

Que faites-vous, Monsieur?

VICTOR, *froidement.*

Ce valet attend et n'obéira qu'à vous; donnez-lui donc vos ordres.

HÉLÈNE, *ôtant son chapeau, dénouant sa mante et tombant sur un fauteuil en étouffant.*

Ah! (*Le chasseur paraît. — Avec effort.*) Auguste... je ne sortirai pas? (*Le chasseur sort.*)

VICTOR, *avec respect.*

Je vous remercie. Madame... Oubliez monsieur de Montclar, j'oublierai peut-être aussi, moi. (*Il salue et sort.*)

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, *seule, se levant.*

Oh! c'est trop d'insolence! Je ne subirai pas l'outrage et la menace.. A ce vieillard qui a sauvé l'honneur de mon père... j'allais faire le sacrifice de mon amour... oui; j'avais demandé à Dieu de m'en donner le courage... et j'allais ce matin chez Gaston pour la dernière fois.. Mais paraître obéir à ce jeune homme... courber désormais sous sa parole, et mon regard et ma volonté... Accepter chez moi son espionnage et sa tyrannie... Oh! non pas... (*Avec résolution.*) Puisque je ne peux plus bannir Victor de cet hôtel, j'en sortirai... Rester ici serait insupportable... impossible.. Que Gaston qui m'a perdue me sauve... (*Elle se met à une table et écrit.*)

SCÈNE VII.

HÉLÈNE, *écrivant*, MARIANNE.

MARIANNE, *à elle-même, entrant par la gauche.*

Que s'est-il donc passé entre la comtesse et Victor? Madame de Saint-André devait sortir, m'a dit tout à l'heure Auguste, le chasseur; sa voiture était prête et sur un ordre de monsieur Victor... Elle allait chez monsieur de Montclar, peut-être... (*Apercevant Hélène*) La voilà... elle écrit...

HÉLÈNE, *fermant sa lettre et sans voir Marianne.*

Pauvre Gaston!... ce départ.. cette fuite... c'est la perte de sa carrière... de son avenir... S'il allait refuser!... oh! je n'aurais plus qu'à mourir... Non, il ne peut hésiter. Mais à qui confier cette lettre?... (*Apercevant Marianne, haut.*) Marie!

MARIANNE, *approchant.*

Pardon... je cherchais ce voile de dentelle que madame voulait mettre ce matin... Je ne peux pas le retrouver.

HÉLÈNE.

Écoutez-moi, Marie; j'ai récemment éprouvé votre zèle et votre discrétion... Je puis, je pense, compter sur vous; prenez cette lettre et portez-la à son adresse.

MARIANNE, *lisant la suscription et à part.*

C'est bien cela.

HÉLÈNE, *à mi-voix.*

Si monsieur de Montclar est sorti et à quelque heure qu'il rentre... attendez-le, ne revenez pas sans sa réponse, et ne remettez cette réponse qu'à moi.. Allez, Marie, hâtez-vous.

MARIANNE, *froidement.*

Je ne porterai pas cette lettre, madame.

HÉLÈNE, *avec surprise.*

Ah! vous avez donc déjà reçu vos instructions... c'est bien, Marie; mais je suis seule maîtresse ici, et quand je commande, il faut obéir ou quitter mon service... Regardez-moi donc cette lettre... (*Marianne sans répondre déchire la lettre.*) Que faites-vous?

MARIANNE.

Vous auriez envoyé cette lettre par un autre, madame.

HÉLÈNE.

Quelle audace!

MARIANNE.

Et à cause de cette lettre, deux hommes se battraient peut-être encore comme ils se sont battus déjà, et je ne veux pas qu'ils se battent!

HÉLÈNE.

Je n'ai pas bien entendu!

MARIANNE.

Ma résistance vous étonne et vous confond... vous m'aviez trouvée si docilement servile la nuit dernière. Oh! c'est que lorsque vous m'avez dit : courez chez monsieur de Montclar, je savais que la vie de monsieur Victor était en danger, et j'ai tout oublié.

HÉLÈNE.

Prenez garde!

MARIANNE.

Mais aujourd'hui je me souviens... Tenez, madame, je ne sais pas cacher ma pensée sous de belles et doucereuses paroles... ce que vous faites est mal, très-mal, abuser un vieillard... c'est indigne! abuser un vieillard aveugle... c'est infâme! Pour vous, tromper un mari ce n'est qu'une peccadille peut-être... Pour moi, c'est un crime... et je ne veux pas être la complice d'un crime.

HÉLÈNE, *avec une colère concentrée.*

Marie!

MARIANNE, *avec force.*

Non, je ne veux pas qu'un scandale tue votre mari, je ne veux pas que votre amant tue Victor.

HÉLÈNE.

Mais vous êtes folle!

MARIANNE.

Oh! non pas, et je vous connais bien... Je lis dans votre cœur, voyez-vous, comme dans un livre... à ce Gaston, vous sacrifierez tout... mais entre vous et lui vous me rencontrerez maintenant... Je serai désormais pour vous une surveillante infatigable, j'épierai chacun de vos regards, chacun de vos gestes; car un geste, un regard, pourraient amener ici le déshonneur et la mort. Vous me trouverez donc partout et toujours pour vous dire : Comtesse de Saint-André, souvenez-vous de votre mari, comtesse de Saint-André, Dieu vous regarde et je vous vois!

HÉLÈNE, *éclatant.*

Malheureuse! sortez, sortez, je vous chasse!

MARIANNE, *avec terreur.*

Me chasser... moi... ah! mon Dieu! (*A part.*) Qui veillera sur Victor? (*Haut et avec prière.*) Me chasser... oh! non. non, vous me pardonnerez ce que j'ai dit, ce que j'ai fait... et vous ne me chasserez pas.. vous vous rappellerez que je fus l'amie du sergent Bernard... vous comprendrez que mon dévouement ait pu m'égarer, et vous ne me chasserez pas... vous comprendrez que je tremble pour le fils de monsieur de Saint-André... pour ce jeune homme dont le sang a déjà coulé... pour cet enfant que j'aime, moi, pauvre femme, qui n'ai plus de famille à aimer... oui, vous aurez pitié de lui, de moi, de vous-même qui vous perdez... vous aurez pitié, madame, et vous ne me chasserez pas. (*Elle s'agenouille aux pieds d'Hélène.*)

HÉLÈNE.

Sortez, vous dis-je, ou j'appelle.

MARIANNE, *se relevant.*

Et qui donc appellerez-vous? qui donc commande ici quand on vous résiste?... Monsieur de Saint-André? Appelez le général, il voudra savoir pourquoi l'on me chasse... oui, qu'il

vienne... qu'il m'interroge... oh! vous n'oserez pas!

HÉLÈNE.

Mais c'est un enfer!... humiliée, bravée par une servante... qu'il me faudra garder pour éviter un éclat.. la garder quand elle m'insulte... (*comme frappée d'une idée*) quand elle me vole!

MARIANNE.

Oh! madame!

HÉLÈNE.

Oui, vous ne voulez paraître avoir surpris un prétendu secret que pour vous faire payer votre discrétion... et ce prix, vous n'avez pas attendu qu'il vous fût donné, vous l'avez dérobé.

MARIANNE.

Moi?

HÉLÈNE.

Ce voile de dentelle... où est-il?... je le veux, il me le faut à l'instant.

MARIANNE.

Je vous ai dit, madame, que je ne l'avais pas trouvé dans votre chambre.

HÉLÈNE.

C'est qu'il est dans la vôtre peut-être... donnez-m'en la clef... Vous hésitez, je crois?

MARIANNE, *avec calme.*

La voilà, madame, et puisse votre conscience être aussi tranquille que la mienne!

HÉLÈNE, *à part.*

Oh! je perdrai cette femme! oui, je la perdrai! (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

MARIANNE, *puis* AUGUSTE.

MARIANNE.

Quelle humiliation!... mais pour toi, mon Victor, pour toi je supporterai l'arrogance de cette femme, je braverai sa haine, car il faut que je reste ici pour défendre et l'honneur de ton père et ta vie. (*Ici Auguste paraît dans le fond; il tient une lettre.*)

AUGUSTE.

Je croyais monsieur Victor dans ce petit salon.

MARIANNE.

Il est dans sa chambre sans doute... que lui voulez-vous?

AUGUSTE.

On vient d'apporter pour lui cette lettre qu'on m'a dit être pressée.

MARIANNE.

Une lettre... savez-vous de quelle part?

AUGUSTE.

Non... c'est un commissionnaire qui me l'a donnée... sa course était payée, et je n'ai pas eu le temps de...

MARIANNE.

Ne supposez-vous pas que cette lettre vienne de chez monsieur de Montclar?...

AUGUSTE.

C'est bien possible!... car le commissionnaire est précisément de ce quartier-là... je le connais de vue.

MARIANNE, *avec émotion.*

Donnez-moi cette lettre, je vais la porter chez monsieur Victor.

AUGUSTE.

Ça m'arrange... la voilà... merci. (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

MARIANNE, *seule.*

Pourquoi ai-je tressailli en touchant ce papier?... pourquoi mon cœur bat-il si fort?... Oh! si c'était un pressentiment, un avertissement de Dieu!... Oui, ce billet doit être de Montclar... S'il écrit à Victor, c'est pour le provoquer de nouveau... et je ne connais pas l'écriture de cet homme!... si j'osais!... il y va de la vie peut-être, je suis mère et j'hésite... non!... (*Elle brise le cachet.*) Je saurai ce que contient cette lettre. (*Lisant.*) « Bonne » nouvelle : tout est arrangé, mon frère!... je puis te donner ce » titre; mes fiers parents, vaincus par mon éloquence et par les » larmes de ma sœur, consentent au mariage... Ta mère vivante » ou morte, n'est plus un obstacle... » Mon Dieu! ai-je bien lu? « On passera sur l'irrégularité de ta naissance, attendu que, grâce » à mes démarches auprès du ministre, on a la certitude que le » général sera autorisé à transmettre à son fils son titre de » comte de Saint-André... A ce soir... ton ami, ton frère, » Edgar. » Vivante ou morte, ta mère ne sera plus un obstacle! Oui... cela est bien écrit... Oh! je pourrai donc vivre... et vivre pour mon enfant, voir son bonheur. Oh! mon Dieu! vous êtes bon et vous me payez dans ce moment tout ce que j'ai souffert. (*Elle relit la lettre.*)

SCÈNE X.

MARIANNE, VICTOR.

VICTOR.

Ah! vous voilà, Marie.

MARIANNE, *pliant vivement la lettre.*

Lui!

VICTOR.

Auguste vient de me dire que vous aviez une lettre pour moi.

MARIANNE, *avec embarras.*

Une lettre...

VICTOR.

Donnez-la.

MARIANNE.

C'est que...

VICTOR.

Elle vient peut-être d'Edgar, et je brûle de la lire. Donnez-la-moi donc!

MARIANNE, *timidement.*

La voilà, monsieur.

VICTOR.

Que vois-je?... le cachet brisé!... Qui donc a osé?... Madame de Saint-André, sans doute.

MARIANNE.

Non monsieur... c'est moi.

VICTOR.

Vous, Marie?... C'est impossible.

MARIANNE.

Cette lettre pouvait venir de chez monsieur de Montclar.

VICTOR.

Eh bien!... alors même...

MARIANNE.

Alors, je ne vous l'aurais pas donnée.

VICTOR.

Vous n'y songez pas, Marie... A mon père seul je reconnaîtrais le droit d'ouvrir mes lettres...

MARIANNE, *avec émotion.*

Et à votre mère?...

VICTOR.

A ma mère?... Oh! si elle existait!...

MARIANNE.

Vous comprendriez, n'est-ce pas, qu'elle veillât sur vous, et que, lorsqu'elle croirait sentir une arme dirigée contre son enfant bien-aimé, elle la détournât cette arme, dût elle la frapper... Eh bien! ce qu'aurait fait votre mère, je l'ai fait.

VICTOR.

Marie, vous êtes, je le sais, une amie fidèle et dévouée; mais vous...

MARIANNE.

Je ne suis pas votre mère... sans doute... je ne pourrais même pas l'être... moi qui suis pauvre et presque servante... Pourtant, celle que le sergent Bernard avait nommée sa femme devant Dieu, celle qui, confiante en sa foi, en son honneur, lui avait donné tout ce que l'amour d'une femme peut donner... votre mère, enfin, n'était qu'une paysanne élevée par la charité d'un prêtre. Pour suivre Bernard, elle s'était faite cantinière... C'est sous une misérable tente qu'elle vous mit au jour; c'est sur ses épaules qu'elle vous portait par les chemins... Voilà ce qu'était votre mère, monsieur Victor... et si elle vous était rendue, vous rougiriez d'elle, peut-être!

VICTOR.

Oh! Marie...

MARIANNE.

Non... car votre mère était estimée, honorée de tous. Elle, qui ne pouvait combattre comme un soldat, avait le courage, si elle n'avait pas la force... Elle allait sous le feu de l'ennemi chercher les pauvres blessés : plus d'un brave lui a dû la vie, et dans plus d'un noble cœur est restée sa mémoire... Non... vous n'auriez pas rougi de votre mère... Frappée par une balle elle fut laissée pour morte sur le champ de bataille de

Wimpfen...

VICTOR.

Wimpfen... C'est là qu'elle a succombé.

MARIANNE.

C'est là du moins qu'on a perdu sa trace; car la preuve de sa ort manque toujours...

VICTOR.

Oui... j'ai espéré longtemps... Je l'aurais tant aimée, ma mère!...

MARIANNE.

Même si après vingt années de captivité et d'épreuves elle fût venue à vous, comme me voilà; même si, pour entrer dans cette maison où commande la femme légitime de monsieur de Saint-André, pour y rester surtout, elle avait consenti à être ce que je suis, une servante?...

VICTOR.

Que dites-vous?...

MARIANNE.

Ah! vous auriez honte d'elle!... vous, si noble, si riche... Et pourtant, pour venir jusqu'à vous, elle aurait marché nuit et jour, la pauvre femme!... Et pourtant, pour rester auprès de vous, elle aurait consenti à s'humilier devant celle qui lui aurait pris le nom et le cœur de Bernard!... elle aurait mis sous ses pieds son orgueil, et se serait faite l'esclave obéissante d'une rivale...

VICTOR.

Oh! mon Dieu!

MARIANNE.

Elle aurait fait tout cela pour revoir ce fils qu'elle avait pleuré vingt ans, pour rester auprès de lui sans qu'on pût la soupçonner, la pauvre mère!.. pour être heureuse et fière de son bonheur ou souffrir de ses souffrances... Non, vous n'auriez pas rougi, vous ne rougiriez pas de cette femme, et, dût-elle être et rester pour tous une servante, pour toi, Victor, pour toi, elle serait toujours ta mère!

VICTOR, *se précipitant dans ses bras.*

Ma mère!

MARIANNE.

J'oublie la promesse faite à Bernard... Pour me taire, il me faudrait la vertu d'un ange, et je ne suis qu'une femme... Mon Dieu! j'ai souffert vingt ans et je ne puis mourir... Oui, mon Victor, oui, je suis ta mère!

VICTOR.

Oh! c'est donc pour cela que je vous aimais tant!... Pour vous retrouver, pour recevoir vos caresses, oh! j'aurais donné cette fortune, j'aurais donné...

MARIANNE.

Même l'amour de mademoiselle de Bussières?

VICTOR.

Ma mère, je vous retrouve, je vous embrasse, je vous aime et j'oublie le monde!...

MARIANNE.

Tu oublies encore cette lettre de monsieur Edgar.

VICTOR.

De lui!... Oh! que m'importe à présent!... laissez-moi vous dire plutôt toute ma joie.

MARIANNE.

Cette lettre, Victor, tu oublies cette lettre... Ne comprends-tu pas que si je te l'ai donnée, que si je te presse de la lire, c'est que c'est du bonheur qu'elle t'annonce?

VICTOR.

Du bonheur?

MARIANNE.

Lis.

VICTOR, *qui a jeté les yeux sur la lettre.*

Ciel! plus d'obstacle entre Clotilde et moi!

MARIANNE.

Sans cette lettre, Victor, est-ce que je t'aurais dit que ta mère!

VICTOR.

Oh! mais je veux que tout le monde l'apprenne ici!... Je veux que tout le monde vous respecte et vous obéisse.

MARIANNE.

Tu ne songes pas que ta mère ne peut rester un instant sous le même toit que madame de Saint-André... Veux-tu donc déjà qu'on nous sépare?.. Non, mon ami, gardons pour nous notre sainte ivresse, notre intime félicité!... Qu'ai-je besoin de considération, de respect?... Que me faut-il pour vivre et mourir heureuse?... Que je me sache aimée comme je t'aime, et quand nous serons seuls, que tu m'appelles ta mère.

VICTOR.

Non, non, je ne souffrirai pas...

MARIANNE.

On vient... C'est madame de Saint-André... Je t'en supplie, Victor, jusqu'à ce que nous ayons consulté ton père, pas un mot qui puisse faire soupçonner la vérité... Ton agitation, ton trouble nous trahiraient... Je t'en supplie, laisse-moi seule avec madame de Saint-André... Et à personne, entends-tu bien, à personne ne confie notre secret!

VICTOR.

Vous le voulez, j'attendrai que nous ayons vu le général; mais après, je ferai ce que je dois... A bientôt, ma mère, à bientôt... J'entre dans la bibliothèque, je vous y attends, et j'ai tant de choses à vous dire! (*Il lui baise la main et sort.*)

SCÈNE XI.

MARIANNE, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Encore ici?... mais votre audace est incroyable!...

MARIANNE.

Plus que jamais je veux y rester.

HÉLÈNE.

Rester!... vous voulez rester ici... et vous me dites cela à moi, qui sors de votre chambre!...

MARIANNE.

Eh bien, madame?...

HÉLÈNE.

Votre imprudence égale donc votre effronterie!... Comment, avant de me donner votre clef, n'avez-vous pas songé à détruire, à brûler cette lettre que j'ai trouvée dans votre malle?

MARIANNE.

Oh! mon Dieu! la lettre de l'abbé Savigny!...

HÉLÈNE.

Ah! je sais qui vous êtes à présent!

MARIANNE, *à part.*

Et Victor qui peut l'entendre... (*Haut.*) Par pitié, madame!

HÉLÈNE.

Ah! vous ne me bravez plus... vous courbez votre orgueil... malheureuse!... Mes soupçons vous indignaient, et vous étiez coupable... condamnée...

MARIANNE.

Plus bas, madame! parlez plus bas!

HÉLÈNE.

Condamnée pour un vol...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, VICTOR.

VICTOR, *rentrant; avec force.*

Vous mentez, madame!

HÉLÈNE.

Victor... il nous écoutait.

VICTOR.

Cette femme a droit à votre respect.

HÉLÈNE.

Vous ne savez donc pas ce qu'est cette femme?

VICTOR.

Je sais qu'elle est ma mère!

HÉLÈNE.

Sa mère! sa mère!

MARIANNE, *bas.*

Vous vous tairez, madame!

HÉLÈNE.

Oh! je puis appeler maintenant, appeler le général... et s'il m'interroge, s'il me demande pourquoi je vous chasse! je pourrai lui dire, que c'est parce que vous vous appelez Marianne Duval!

VICTOR.

Marianne Duval!... ma mère!... ah! malheur! malheur!... (*Il tombe évanoui.*)

MARIANNE, *courant à Victor, et tombant à genoux près de lui.*

Ah ! madame, vous avez tué mon enfant !

HÉLÈNE.

Sortirez-vous maintenant !

BERNARD, *paraissant au fond, et s'adressant à Hélène.*

C'est vous qui sortirez, madame !

HÉLÈNE.

Moi ! (*Tableau.*)

ACTE V.

Un cabinet d'étude décoré richement de tableaux et de sculptures.

SCENE I.

BERNARD, MARIANNE. (*Bernard est assis; Marianne est debout près de lui.*)

BERNARD.

L'infâme ! loin de se justifier, elle accuse... elle menace... Et mon bras ne s'est pas appesanti sur elle pour l'écraser... Oh ! je mérite ma honte... je suis un lâche!

MARIANNE.

Oh! ne dis pas cela, Bernard, car moi j'admire, et je bénis ton courage de père !

BERNARD.

Tu l'as entendue... elle fait des conditions.

MARIANNE.

Qu'importe ! tout ce qu'elle exige, elle l'obtiendra, n'est-ce pas ?... S'il ne s'agissait que de moi, je te dirais : Laisse-la me perdre, et venge ton honneur outragé; mais Victor sait que je suis sa mère ! Victor connaît mon malheur, et cette fatale révélation a failli le tuer... Si tu peux imposer le silence à ton indignation et t'humilier devant la coupable, c'en est fait de Victor!... Qu'elle me livre, et tu n'as plus d'enfant !

BERNARD.

Ah ! c'est horrible !

MARIANNE.

Moi seule ai causé tout cela, parce que je n'ai pas voulu mourir sans avoir revu Victor !... Je n'ai pas voulu comprendre qu'il n'y avait plus de place pour moi entre Bernard et mon fils... La faute est grande... mais elle peut être égalée par l'expiation !

BERNARD.

Que prétends-tu faire?

MARIANNE.

Mériter pour mon Victor la pitié de celle qui nous sépare..... La comtesse de Saint-André ne livrera pas Marianne Duval quand il lui faudra pour cela ouvrir le cercueil de Marie.

BERNARD.

Tu veux mourir !

MARIANNE.

Oui, pour épargner l'infamie à notre fils !

SCENE II.

LES MÊMES, MARTIAL.

MARTIAL.

Général !

BERNARD, *bas à Marianne.*

Silence ! (*A Martial.*) Qu'y a-t-il ?

MARTIAL.

Je viens de chez monsieur Victor.

MARIANNE, *vivement.*

Eh bien?

MARTIAL.

Il est mieux ! Et maintenant, il désire vous voir, général.

MARIANNE, *avec prière à Bernard.*

Il faut y aller.

BERNARD.

Oui... à l'instant.

MARTIAL.

Je crois qu'il lui serait encore plus agréable de vous voir ensemble... tous les deux.

MARIANNE.

C'est impossible.

MARTIAL.

Bah ! à cause de l'autre, peut-être.

MARIANNE, *bas à Bernard.*

Ordonne-lui donc le respect pour cette femme.

MARTIAL, *résolument.*

Faites donc ce qui vous convient... Est-ce qu'il faut se gêner pour une...

BERNARD, *l'interrompant.*

Tais-toi, Martial; je te défends de parler ainsi de la comtesse de Saint-André.

MARTIAL.

Comment ! après ce que je vous ai dit?

BERNARD.

Tu ne m'as rien dit... Je ne sais rien... je ne veux rien savoir.

MARTIAL, *étonné,*

Ah! c'est différent !

BERNARD, *à Marianne.*

Je vais chez Victor... Mais je te retrouverai, Marianne... il le faut... je veux te retrouver ici.

MARIANNE.

Oui, je t'attendrai... je te le promets. (*Bernard sort avec Martial.*)

SCENE III.

MARIANNE, *puis* EDGAR.

MARIANNE.

Je comprends... Il espère vaincre ma résolution. Il n'y parviendra pas ! A quoi bon la vie, quand par sa mort on peut assurer le repos des autres ? D'ailleurs dans mon infortune, j'ai le droit de m'estimer heureuse... Je pouvais finir mes jours au fond d'un cachot... Personne n'eût pensé à moi.... Personne ne m'eût regrettée... Je suis sûre à présent que mon fils me pleurera.

EDGAR, *entrant par le fond et à part.*

La voici ! (*A Marianne.*) Vous êtes seule ?

MARIANNE, *avec un empressement affectueux.*

Ah ! c'est vous, monsieur le docteur... Vous voulez parler à votre ami Victor?... je ne crois pas que cela soit possible en ce moment

EDGAR.

Ce n'est pas lui que je viens chercher, c'est vous.

MARIANNE, *troublée.*

Moi ?

EDGAR.

Oui, vous-même, si les renseignements qu'on a pris sont exacts...

MARIANNE, *de plus en plus troublée.*

Que voulez-vous dire, monsieur ?

EDGAR.

On sait que vous vous nommez...

MARIANNE, *l'interrompant.*

Je me nomme Marie.

EDGAR.

Vous êtes Marianne Duval.

MARIANNE, *avec désespoir.*

Ah ! Dieu n'a pas voulu m'épargner ce dernier coup.

EDGAR, *allant à elle avec intérêt.*

Ne vous alarmez pas, Marianne... Sans avoir bien compris celui qui m'envoie, je puis vous affirmer que s'il y a au fond de votre cœur un désir, une espérance, c'est pour les voir se réaliser que je viens vous dire : Hâtez-vous... suivez-moi.

MARIANNE, *avec défiance.*

Vous suivre?... et où cela, monsieur?

EDGAR.

Auprès d'un mourant qui vous connaît, qui vous appelle, qui veut vous voir avant de paraître devant Dieu... Il n'a renoncé à se faire transporter ici que parce qu'il ne pouvait plus vivre assez pour arriver jusqu'à vous.

MARIANNE, *avec émotion.*

Un mourant qui m'appelle? Un mot seulement... Savez-vous si cet homme m'a jamais écrit?

EDGAR.

Je lui ai entendu parler d'une lettre qu'il vous adressa à Sielsberg.

MARIANNE, *à elle-même.*

C'est cela... c'est bien cela... O mon fils! mon fils! (*A Edgar.*) Alors il doit connaître l'abbé Savinien?

EDGAR.

Savinien... C'est le nom du prêtre qui prie en ce moment à son chevet.

MARIANNE, *prenant brusquement Edgar par la main.*

Hâtons-nous, monsieur, car cet homme peut mourir. (*Elle sort avec Edgar par le fond, au moment où Martial paraît.*)

SCÈNE IV.

MARTIAL, *une lettre à la main.*

Une lettre qui arrive pour madame... J'ai reconnu l'écriture et le parfum... c'est encore du muscadin. Si je m'en croyais, je la porterais au général... mais après ce qu'il m'a dit... Allons, respect à la consigne... je remettrai le poulet à son adresse.

SCÈNE V.

MARTIAL, HÉLÈNE.

HÉLÈNE, *sortant de chez elle.*

Où est M. le comte?

MARTIAL.

Près de son fils.

HÉLÈNE.

Et... et cette femme que j'ai prise à votre recommandation?

MARTIAL.

Marie?... elle vient de sortir.

HÉLÈNE.

Ou plutôt Marianne est partie. Vous voyez que je sais son vrai nom. Elle est partie parce que je l'ai chassée!

MARTIAL.

Comment?... elle, chassée?

HÉLÈNE.

Elle avait oublié le respect qu'on me doit. Quiconque ici pense à l'imiter peut se préparer à la suivre.

MARTIAL.

Hein?

HÉLÈNE.

Je ne veux chez moi ni espions, ni valets insolents!

MARTIAL.

Et c'est pour moi que vous dites cela? Vous me mettez le marché à la main... Mordieu! ça n'arrivera pas deux fois. Tant pis pour moi! tant pis pour le général!... Madame la comtesse, vous pouvez me régler mon compte pour demain.

HÉLÈNE.

Soit!

MARTIAL, *à part.*

Oui, mais je ne m'en irai pas sans lui dire tout ce que j'ai sur le cœur. Ah! sapristi!... quel feu d'artifice!

HÉLÈNE.

Mais pour qui est cette lettre que vous avez là?

MARTIAL.

Tiens!... c'est vrai... j'oubliais... elle est pour vous.

HÉLÈNE.

Donnez donc alors.

MARTIAL, *avec intention.*

C'est... c'est de lui...

HÉLÈNE.

De lui? (*Elle jette les yeux sur la lettre, reste un moment indécise, puis reprend avec autorité.*) Sortez!

MARTIAL.

Tout de suite. (*A part.*) Hum! si on fusillait les femmes! (*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VI.

HÉLÈNE, *seule; elle parcourt la lettre des yeux.*

Oh! mon Dieu! mais je me trompe! je n'y vois pas bien... ce n'est pas lui qui a écrit cela. (*Elle lit.*) « Adieu, madame, je » pars, vous n'entendrez plus parler de moi... coupable envers » un illustre vieillard, coupable et repentant, j'ai dû, après avoir » désarmé son noble fils, le plus loyal des adversaires, lui pro- » mettre le sacrifice d'un amour qui fut une erreur et qui, main- » tenant, serait un crime... Oubliez-moi, ce sera mon châtiment, et c'est votre devoir. » (*Froissant la lettre.*) Mon devoir, il parle de devoir, lui! oh! il ne m'aime plus et il me méprise..! Méprisée par lui!... malheureuse!... mieux vaudrait mourir! (*Elle se cache la tête dans ses mains et pleure*)

SCÈNE VII.

BERNARD, HÉLÈNE.

BERNARD, *à lui-même.*

Victor est décidé à partir... Il voulait écrire à l'instant pour rompre son mariage... je lui ai fait promettre d'attendre jusqu'à demain.

HÉLÈNE, *continuant de pleurer.*

Je lui ai tout sacrifié à cet homme, le repos de ma vie, l'estime de moi-même, l'honneur de mon mari, et il m'abandonne... (*Elle sanglote.*)

BERNARD.

Des sanglots... c'est toi, Marianne!

HÉLÈNE, *à part.*

Le général! .

BERNARD.

Tu pleures! pauvre femme!... au moment d'accomplir le sacrifice, le courage t'abandonne, n'est-ce pas?

HÉLÈNE, *à part.*

Le sacrifice!

BERNARD.

Cependant tu l'as bien compris: méritée ou non, on ne peut vivre avec l'infamie! et comme l'infamie est sur nous deux, je venais te dire, Marianne, nous allons mourir ensemble.

HÉLÈNE, *à part.*

Grand Dieu!

BERNARD.

Quand je te parle ainsi, ce n'est pas à l'emportement que je cède, non... c'est à l'impérieuse necessité que j'obéis... Pour justifier un mort, vois, toi-même, quelle serait ma vie. Après toi, Marianne, toi seule que j'aie aimée d'amour, il est une jeune femme que j'étais fier d'environner de mon respect comme d'une sainte auréole, moi, pauvre aveugle, qui à chaque pas ai besoin d'un guide, je la nommais dans ma reconnaissance mon étoile, ma lumière. Eh bien! cette femme a indignement oublié ses devoirs. La malheureuse! comment ne s'est-elle pas dit au moment de me trahir: on ne peut pas tromper cet homme-là! Ce serait trop infâme, car c'est trop facile.

HÉLÈNE, *à part.*

Et c'est ce que j'ai fait pourtant!

BERNARD.

Me séparer d'Hélène avec éclat, ce n'est pas possible non plus, car elle te livrerait, toi qui n'as pu prouver ton innocence.

HÉLÈNE, *à part.*

Marianne est innocente!

BERNARD.

Celle qui porte mon nom payera, je l'espère, de son silence la liberté que je vais lui rendre. Oui, tu l'as dit, Marianne, en présence d'une tombe la comtesse de Saint-André gardera le fatal secret. (*Il tire un flacon d'opium de sa poche et le pose sur la table.*) A ce breuvage j'ai dû souvent le calme et le sommeil. C'est le repos éternel que nous allons lui devoir...

HÉLÈNE, *à part.*

Je dois m'opposer... (*Elle fait un mouvement vers la table. Bernard pose la main sur le flacon; elle recule.*)

BERNARD.

Écoute-moi, Marianne... notre sort est fixé maintenant... avant de nous y soumettre, il nous reste une tâche à accomplir.

HÉLÈNE, *à part.*

Que veut-il dire?

BERNARD.

Tu te souviens qu'autrefois, à la veille d'une bataille, nous allions bravement tendre la main à ceux qui nous avaient offensés afin de mourir le cœur libre des rancunes de la terre. Eh bien! mettons en pratique l'exemple du passé et pardonnons à nos ennemis. (*Avec bonté.*) Hélène de Beauferrand, tu ne peux m'entendre, mais devant Dieu! je te pardonne. (*Hélène qui suit des yeux les mouvements de Bernard se courbe et tombe à genoux. — Etendant les mains vers Hélène.*) Tu pries aussi pour elle, Marianne?

HÉLÈNE.

Oui! (*Elle s'est traînée à genoux auprès de Bernard; elle a pris ses mains qu'elle couvre de baisers et de larmes.*)

BERNARD.

Marianne! pourquoi ces larmes brûlantes sur ma main? Oh! je devine! je comprends ton désir... tu voudrais encore une fois embrasser ton fils, et tu n'oses me le demander... obéis à ton cœur... je t'attends, Marianne... va lui dire un dernier adieu.

HÉLÈNE, *qui s'est relevée, dit à voix basse.*

Oui... adieu!... adieu!... (*Elle prend le flacon que Bernard a posé sur la table, puis rentre vivement chez elle.*)

SCÈNE VIII.

BERNARD, *seul.*

Pauvre mère! quelle ait au moins cette suprême consolation. Mais j'y songe maintenant: si la vue... si les embrassements de son fils pouvaient la rattacher à la vie. Est-ce que je dois attendre qu'elle revienne ici?... (*Il va pour prendre le flacon sur la table.*) Eh bien!... ce flacon... il était là!... (*Il le cherche fiévreusement.*) Tout à l'heure je l'ai posé sur cette table... et il n'y est plus... non... plus... plus rien!... (*Avec explosion.*) Ah! je devine!... nous avons eu la même pensée... elle a voulu mourir seule... Comment empêcher... où la trouver à présent? (*Appelant avec désespoir.*) Marianne! Marianne!

SCÈNE IX.

BERNARD, MARIANNE, MARTIAL.

MARIANNE, *suivie de Martial et entrant vivement.*)

Tu m'appelles, Bernard? me voilà.

BERNARD, *portant la main à son cœur et comme soulagé.*

Ah!

MARIANNE, *à Martial.*

Martial, allez chercher mon fils!

MARTIAL.

Je m'y rends au pas de course. (*Il entre à droite au premier plan.*)

MARIANNE, *avec joie et fierté.*

Tu l'entends!... je dis mon fils tout haut!... sans crainte!... Ah! c'est qu'il peut maintenant m'avouer pour sa mère.

BERNARD.

Toi?... et tu demandes Victor?... mais tu ne viens donc pas de le voir?... tu n'étais donc pas auprès de lui?...

MARIANNE.

Je viens de chez le baron de Tourville.

BERNARD.

Le baron de Tourville?

MARIANNE.

Oui... conduite par monsieur Edgar de Bussières, qui était venu me chercher ici en son nom, je fus introduite près de ce malheureux qui, me disait-il, allait mourir. Sa chambre était pleine d'assistants, et parmi ceux-ci il y avait un prêtre, un magistrat... Le moribond dont les forces s'étaient épuisées à m'attendre, reposait... pâle... immobile... sans regard... il semblait même que son souffle se fût éteint... quand je parus, tous les yeux se tournèrent tristement vers moi... un murmure de regret m'accueillit, et, de bouche en bouche, j'entendis répéter: trop tard!... il est trop tard!... C'est impossible! m'écriai-je... moi qui pressentais ma justification... alors me frayant passage jusqu'au chevet de cet homme, je dis avec confiance dans la Providence divine: Dieu ne peut pas m'avoir donné en main une telle espérance!... pour la réaliser... il me doit un miracle... Le miracle s'est accompli!... la mort a reculé au bruit de ma voix... Les yeux qui ne voyaient plus se sont ouverts, le cœur qui avait cessé de battre s'est ranimé, et la conscience du coupable dont j'ai pendant vingt ans expié le crime, a pu s'accuser devant les hommes et leur dire ses remords, avant d'aller porter son repentir devant Dieu.

BERNARD.

Justifiée!... Marianne! justifiée!...

SCÈNE X.

LES MÊMES, VICTOR, MARTIAL, *puis* HÉLÈNE.

VICTOR, *entrant par la droite et allant à Marianne, qu'il embrasse.*

Oh! ma mère! ma mère!...

MARTIAL.

On peut nous chasser d'ici, à présent, nous avons le droit d'aller partout tête levée et de faire baisser les yeux aux autres.

BERNARD, *comme frappé d'un souvenir.*

Mais, tout à l'heure, j'ai parlé à une femme qui pleurait à mes genoux... Si ce n'est pas toi, Marianne, qui donc était là?

HÉLÈNE, *paraissant, pâle et chancelante.*

Moi, monsieur!

BERNARD.

Vous!

MARIANNE.

Comme elle est pâle!

VICTOR.

Vous chancelez, madame!

HÉLÈNE.

Bernard, Marianne, je vous ai vengés... Je me suis punie.

TOUS.

Dieu!...

HÉLÈNE.

Silence!... et pardon!...

MARIANNE.

Il faut la secourir!

HÉLÈNE, *tombant sur un siége.*

Soins inutiles... Je meurs... (*Elle expire.*)

VICTOR.

Morte!...

BERNARD.

Silence!

MARIANNE.

Et pardon!

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.